

## La revue catholique des idées et des faits

### SOMMAIRE

Une vision catholique du réel

L'essentiel, c'est l'Escaut

Notre faillite en Chine

L'empereur Charles

« De quelques mufles »

La fabrication de la glace et la turbine Claude-Boucherot

Le cleric sous le harnois

Georges Bernanos

Comte Louis de Lichtervelde

G.-K. Chesterton

Baron von der Kettenburg

Pierre Hart

J. Tillieux

Paul Cazin

**Les idées et les faits : Chronique des idées :** Apostolat social de Mgr Scheppers, Mgr J. Schyrgens. — **Ukraine.** — **États-Unis.** — **Amérique.**

## La Semaine

♦ M. Renkin continue sa très courageuse et très opportune campagne pour l'Union entre tous les catholiques. Seul, un parti catholique UN et FORT est capable de s'opposer efficacement, chez nous, aux méfaits du socialisme.

Et la campagne de M. Renkin ne peut nuire en rien à la formation du « bloc de tous les gens d'ordre » que préconisent d'aucuns. Dans la mesure même où le parti catholique sera fort, les hommes d'ordre compteront sur lui pour endiguer le socialisme.

Mais les flamingants? Mais les démocrates chrétiens?

Les mêmes objections toujours... et si faciles à résoudre pour des catholiques sincères et de vrais patriotes.

Prenons comme exemple le problème de l'heure : l'amnistie.

D'excellents compatriotes, que des sentiments exaltés empêchent de voir la réalité telle qu'elle est, se passionnent en ce moment, pour ce qu'ils appellent la cause de la Justice et de la Patrie. On republie vieux articles et anciennes photos destinés à attiser les haines. De l'autre côté de la barricade, on attendrait les bonnes âmes en parlant de charité chrétienne, sans parler des exaltés tout prêts à glorifier les prétendues victimes d'un idéalisme erroné sans doute, mais d'un idéalisme quand même...

Et ni la justice, ni la charité, ni le pardon, ni l'oubli n'ont grand-chose à voir dans le problème de l'amnistie tel qu'il se présente au printemps de 1927.

Est-il opportun, est-il utile pour la Belgique, pour la paix intérieure et la concorde entre fils d'une même mère, d'user de clémence envers les deux ou trois traîtres encore en prison et la demi-douzaine de traîtres enfuis à l'étranger, en tenant compte de l'état des esprits en Flandre.

On a laissé se développer en pays flamand un profond mouvement en faveur d'une amnistie pour délits politiques. De lourdes fautes ont été commises qui ont amené pas mal d'eau sur le moulin extrémiste. Des esprits bien intentionnés mais très mal inspirés, parce que profondément ignorants de l'état des choses en Flandre, ont amené à diverses reprises Bruxelles et la Wallonie, soi-disant pour défendre l'unité nationale, mais en nuisant, en réalité, à cette unité si chère.

Verra-t-on le même lamentable spectacle à propos de l'amnistie?

De bons patriotes, d'excellents Belges vont-ils encore se combattre pour une douzaine de traîtres plus piqués les uns que les autres? Plus que quiconque, nous déplorons l'ampleur du mouvement pour l'amnistie qui s'est développé en Flandre, mais la question vaut-elle qu'une fois de plus les passions raciques s'affrontent

et que renaissa, dans toute sa violence, une querelle si néfaste pour l'unité belge?

Voilà comment se pose le problème de l'amnistie : sur le terrain politique et non en justice ou en charité.

Et nous ne pouvons nous défendre de l'impression qu'il y a belle lurette qu'un gouvernement habile et fort nous eût délivré, depuis bien longtemps, de cette pomme de discorde. Si, en 1920 ou 21, on avait... Mais à quoi bon. Il n'y a plus qu'à résoudre au mieux le problème que pose 1927...

♦ On pille, on vole et on tue au Mexique.

Moralité : le président Calles expulse neuf évêques catholiques. Un fameux original, ce président du Mexique. Bannir ceux qui enseignent les Dix Commandements parce que d'aucuns ne les observent pas...

♦ Elections générales en Autriche. Le bloc antisocialiste reste au pouvoir mais il s'en fallut de peu. La voilà bien prise sur le vif, une fois de plus, la folie de la souveraineté populaire. Le socialisme a failli ruiner définitivement l'Autriche. Un homme d'Etat de grande envergure, Mgr Seipel, aidé par la S. D. N., sauva sa Patrie. Il dut, évidemment, imposer des restrictions et demander des sacrifices. Et alors que l'œuvre réalisée reste bien précaire, que le souvenir de l'inflation et de son cortège de misères et de maux devrait encore être dans toutes les mémoires, une consultation électorale a manqué redonner la majorité à ceux-là même qui, par leurs excès démagogiques furent les véritables responsables des lourds sacrifices que Mgr Seipel dut demander à ses compatriotes.

La masse ne se souvient pas, ne réfléchit pas, n'a aucun sens, ni aucun jugement. Et la démocratie politique prétend confier à ces masses le sort de la Nation.

Où! folie!...

♦ La Conférence du désarmement, tenue à Genève, s'est séparée sans avoir abouti à rien. Par suite de l'opposition des États-Unis, il n'a même pas été possible de faire adopter un simple vœu, déposé par le délégué belge, condamnant l'emploi de gaz toxiques ou de bactéries dans la guerre.

Triste, infiniment triste! Et voilà qui rappelle la vigilance aux plus pacifiques. Et quel peuple est plus pacifique que le nôtre? Aussi avouons-nous comprendre de moins en moins les efforts pacifistes tentés en Belgique.

Prêcher la paix chez nous!...

# Une vision catholique du réel<sup>(1)</sup>

C'est un grand honneur de prendre ici la parole, après tant de prédécesseurs célèbres, ou même illustres, mais je ne veux pas penser à l'honneur qui m'est fait. Je craindrais d'y perdre, — ou du moins d'y hasarder — ce que j'ai de plus précieux, ma seule petite part des biens célestes, si menue, si légère en vérité, que je n'oserais en risquer la moindre parcelle, même pour notre contentement. . . Et quelle est cette part des biens célestes? Une certaine liberté.

La liberté que tant d'autres, et qui valent tellement mieux que moi, n'ont acquise que peu à peu, et ne préservent pas sans peine, je l'ai reçue, moi, comme un don gracieux, je l'ai trouvée à portée de ma main, je n'ai eu qu'à refermer les doigts pour m'en saisir. Et pourquoi ce don? Mon Dieu, c'est qu'à présent, je ne suis pas grand'chose, mais hier encore je n'étais rien, rien du tout. Ma liberté ne faisait tort ou envie à nul homme en ce monde, j'en avais la jouissance tranquille absolument comme, dans son petit royaume, le seigneur Robinson.

Car il en est des libertés plus précieuses que la mienne ainsi que de ces provinces trop convoitées, dont les limites, mille fois tracées et retracées au hasard des guerres et des invasions, finissent par n'avoir plus qu'un caractère abstrait et politique. Mais ma liberté à moi n'est pas une province : c'est un petit héritage, ou, comme disent admirablement nos paysans, un petit bien. Elle a gardé ses frontières naturelles. Je m'y promène paisiblement.

Robert Vallery-Radot a parlé récemment de l'auteur du *Soleil de Satan*. Je veux dire qu'il a sans doute donné de moi une image qui lui ressemble. Je crois, je suis sûr que je suis apparu dans le rayonnement de sa grande âme et qu'on ne me reconnaîtra pas. Comment ne compatirais-je point à cette déception que vous allez sentir? Je l'ai soufferte moi-même avant vous. Car chaque fois que j'approche ce merveilleux compagnon de mes rêves, chaque fois que je suis frappé en plein par ce grand désir pathétique, déchirant, d'admirer et d'aimer, j'oublie aussitôt ce que je suis, et je me retrouve l'instant d'après, avec tristesse, parce que j'ai pris pour ma propre lumière, ce reflet sur moi de son incomparable charité.

\* \* \*

Seulement, Mesdames et Messieurs, ma bonne fortune est d'avoir écrit librement ce livre. J'en parlerai non moins librement devant vous. Si j'étais capable de prendre au tragique ou même au sérieux l'espèce de petite renommée dont j'ai l'éphémère usufuit, j'oserais à peine soutenir tous ces regards levés vers moi et, comme le fit un jour feu Sarcey, je prendrais la porte presque aussitôt que la parole. Mais heureusement, je n'ai rien à vous apprendre que vous ne sachiez déjà, je n'entreprends de parler que de ces grands lieux communs de la vie, de la douleur et de la mort, et ce qui achève de me mettre à l'aise, c'est que je n'ai absolument pas d'esprit.

La grande affaire du genre humain, depuis un siècle ou deux, semble avoir été de sortir à tout prix, comme on dit, de la banalité. Les sociétés s'y emploient non moins que les individus, et avec une ardeur étonnante. Chacun veut être exceptionnel, fait exprès, unique. Remettez-vous devant les yeux, le spectacle donné par le monde avant la dernière guerre. Quel mépris du déjà-vu! Quel dégoût des routes familières! Quelle extraordinaire réinvention de toutes choses! Ce qui restait d'ordre dans l'Univers, la petite part indispensable à l'entretien de la vie sur la planète, était du moins si soigneusement, si ingénieusement travaillé, si adroitement mélangé d'absurde ou décoré d'un vocabulaire bizarre, qu'avec un peu de bonne volonté, on le pouvait encore prendre pour le désordre, et l'honorer comme tel. . . Jamais, au grand jamais, notre

infiniment petite espèce n'avait été plus près de sortir décidément de la banalité.

Et c'est juste à ce moment qu'elle a été rejetée en désordre, et qu'elle est rentrée en masse, comme un troupeau, dans la banalité de la mort.

Sans doute, rien n'est changé depuis l'aventure de la Tour de Babel, qui est le premier Panama dont l'humanité ait conservé le souvenir. L'homme se croit aisément maître des choses, parce qu'il est maître des signes abstraits du langage qui les représentent. . . Les quatre fers du tonnerre de Dieu peuvent ruer dans le ciel, l'idéaliste a le cœur à l'aise tant qu'il peut dispenser aux mots du vocabulaire le sens qui lui plaît. Cela donne évidemment aux raisonnements, et même à la vie, un caractère très excitant, et facilite les rapprochements imprévus, dont nous avons aujourd'hui assez d'exemples.

Mais, voilà! Des gens aussi simples que moi ont fini par remarquer qu'ils étaient toujours seuls à payer les frais de ces agréables petites débauches de paradoxes et d'esprit. Alors, nous aimons décidément mieux rentrer de nous-mêmes, de notre plein gré, dans la banalité, ainsi qu'on retourne à son bureau après un mois de vacances. D'ailleurs, nos vacances, à nous — soyons justes! — ont duré beaucoup plus d'un mois. L'idéalisme nous a envoyés à la campagne pendant près de cinq ans, exactement d'août 1914 à septembre 1918, et pour une fois, il a pris tout de même sa part des frais. . .

Seulement, Mesdames et Messieurs, il n'est pas si facile d'être banal! N'est pas banal qui veut! Au milieu de gens qui se travaillent pour être originaux, et aboutissent ainsi à la même grimace douloureuse qui témoigne de leur effort épuisant, le plus sûr moyen de ne ressembler à personne est d'être naïvement ce qu'on est, de dire naïvement ce qu'on pense. Ainsi, pour m'être avoué préoccupé du problème du mal, j'ai été aussitôt regardé ainsi qu'un phénomène. C'était comme si le mal était aussi inconnu que les animaux de la préhistoire, d'une espèce disparue depuis des siècles. Quant au diable, n'en parlons pas! Des professeurs, dans leur jargon, prononcèrent, avec une gravité mélancolique, le mot implacable de démesuré.

Mais, chers Maîtres, leur disais-je, ce sont les événements qui sont démesurés. Que voulez-vous que j'y fasse? Quand la terre tremble à mille lieues de son observatoire, le spécialiste suit du regard, avec beaucoup de calme, l'aiguille du sismographe, et il appelle ça un séisme. Mais si la maison commence à lui dégringoler sur la tête, il appelle ça une catastrophe, et il a vite fait de sortir de sa cave pour aller voir ce qui se passe, et faire, au grand air, sans appareil et sans calcul, des observations d'un caractère empirique. . . Je me moque de vos discours sur la vraisemblance et la crédibilité. Tâchez d'abord d'expliquer pourquoi l'humanité s'est dévorée pendant quatre ans, ne s'est encore qu'à peine assoupie sur les restes de son effroyable festin, le museau ruisselant de sang, épuisée, mais non assouvie. . .

Où vous ne voyez dans notre espèce qu'une race de singes mal-faisants, ou vous ne me blâmez pas de penser que nous sommes peut-être dupes de quelque effroyable partenaire dont l'Église catholique nous a d'ailleurs appris l'existence et qui doit tricher au jeu. . . Sans doute, mon admirable maître Claudel m'écrivait un jour que le diable est plus sot qu'on le dit, et que tel père du désert l'avait aisément et proprement dindonné. . . Mais, je veux bien. . . Mais l'enjeu mérite bien qu'on y regarde à deux fois avant de porter sur le personnage, ses moyens et son pouvoir, un jugement sommaire. . . Le genre humain est désormais payé pour se méfier. Car on peut se méfier d'un partenaire qui a tant d'atouts en main, abat les cartes, et gagne neuf millions de vies humaines d'un seul coup.

(1) Conférence prononcée à la tribune des Conférences Cardinal Mercier.

Si j'avais l'honneur d'être un homme de lettres, plutôt qu'un détestable amateur qui s'est tout à coup avisé d'écrire un livre à l'âge où les moins maladroits d'entre nous laissent la carrière littéraire pour la politique ou l'Académie — cela se ressemble — j'aurais ici une thèse toute prête sur le roman contemporain, et il me suffirait sans doute de vous l'exposer ce soir, avec la gravité convenable, pour me faire une réputation de penseur, et peut-être même d'homme d'esprit. Mais je pense que vous n'attendez de moi rien de pareil? D'abord, j'ai écrit mon unique roman comme on court une aventure, au jour le jour. Chaque chapitre est pour moi ainsi qu'une auberge où j'ai bu, mangé et dormi, avec des fortunes diverses, de bonnes ou de mauvaises surprises, bref tout l'imprévu d'un voyage, à travers ma conscience — une conscience qui ressemble à toutes les consciences, car je n'ai pas la prétention, comme cette pénitente du Père de Ravignan, de n'avoir commis que des fautes exquises, et de ne connaître que des remords distingués...

Je vous disais tout à l'heure, que j'avais hâte de rentrer prudemment dans la banalité. C'était trop dire, parce que je n'en suis réellement jamais sorti. La guerre m'a laissé ahuri, comme tout le monde de l'immense disproportion entre l'énormité du sacrifice et la misère de l'idéologie proposée par la presse et les gouvernements... Et puis encore, notre espérance était malade, ainsi qu'un organe surmené. La religion du Progrès, pour laquelle on nous avait poliment prié de mourir, est, en effet, une gigantesque escroquerie à l'espérance. Dans leur haine du passé, les démocraties vivent dans l'avenir, ou pour parler plus exactement, vivent de lui. Elles le consomment tel quel. En sorte qu'avant de connaître l'inflation de la monnaie, la Société Moderne avait tiré ses principales ressources d'une inflation effrontée de l'espérance. J'avais payé mes dettes, mais je n'avais plus un sou en poche. Tout le vocabulaire idéaliste, décidément déprécié, n'aurait pas payé une croûte de pain noir. Depuis cinq ans, des occupations vraiment absorbantes, et la vieille tradition militaire nous avaient interdit de « chercher à comprendre ». Eh bien! j'ai, cette fois encore, fait comme tout le monde. J'ai démobilité mon cœur et mon cerveau. J'ai cherché à comprendre. Je n'ai pas réussi tout de suite.

\* \* \*

Comme le dernier des imbéciles, comme nous tous, Messieurs, j'avais d'abord voulu, dans ma naïveté, faire rentrer cette extraordinaire aventure que j'avais vécue dans le système rassurant de l'expérience et du bon sens cartésien. Autant chercher un sens aux vers de certains de nos jeunes poètes! On m'avait fait croire, notamment, que les passions humaines étaient ces sortes d'abstractions, classées par ordre et par genre, dans nos traités de psychologie, et que M. Lévy Bruhl en avait le contrôle et le commandement. Mais quoi! Impossible de reconnaître de tels objets dans ce laboratoire de grandes choses hurlantes et désespérées qui venaient de frapper à tort et à travers sur toute l'étendue de la planète, et qu'on voyait encore fumer à l'horizon.

Et pourtant, je n'avais pas la vocation de discourir et d'en raisonner selon les règles. Etant né romancier, j'avais naturellement le goût de peindre les passions, mais j'aurais voulu les saisir, les surprendre dans leurs rapports à leur mouvement, enfin je les voulais vivantes. C'est alors que la nécessité m'est apparue de les replacer dans un plan qui fut à leur mesure, dans cet univers spirituel dont les pions mélancoliques avaient jadis pénétré nous interdire l'accès... Et sitôt le seul franchi de ce monde invisible où ces forces mystérieuses ont leurs racines, j'y ai rencontré le diable et Dieu.

Chose singulière, Mesdames et Messieurs, mais d'ailleurs — à la réflexion — beaucoup moins singulière qu'il n'y paraît d'abord. Les hommes, même parmi ceux qui s'en défendent, ont, sinon la connaissance, du moins le pressentiment du Divin. Si vous leur en demandez la définition, et qu'ils daignent faire autre chose que répéter naïvement quelque phrase apprise dans un livre, ils ne se tromperont pas toujours. Mais que vous les interrogiez sur le Mal, ils vous parleront de n'importe quoi, de la légalité, de l'hygiène, et vous n'obtiendrez d'eux, quatre-vingt dix-neuf fois sur cent, que de vains bavardages qui vous mettront en colère.

Pourquoi? C'est qu'il y a une trop grande disproportion entre les ravages visibles et contrôlables de ce phénomène redoutable, et les puériles explications qu'on en donne. Le matérialiste n'a pas dit grand'chose quand il a répondu que le Mal est une offense au

propriétaire, au juge, à l'huissier et au gendarme! Au lieu que le théologien vient au secours du moraliste et du romancier! — oui! du romancier! — quand il déclare que le Mal, c'est le Péché et que le Péché n'est pas précisément cette offense au propriétaire, au juge, à l'huissier et au gendarme, mais à Dieu.

Quel est donc le service rendu au simple artiste, par le théologien? On pourrait dire qu'il ouvre ainsi derrière chaque aventure humaine d'admirables perspectives... Mais l'art n'a pas besoin seulement de grands thèmes lyriques, il a d'abord besoin de vérité. La définition du péché répond-elle à la vérité de notre nature? — C'est au philosophe à en fournir la preuve. On ne demande au critique que de témoigner qu'il manque quelque chose d'essentiel à l'art qui n'en tient pas compte.

Sans doute, il y a quelque audace et quelque candeur à proposer aux romanciers l'examen attentif du Problème du Mal, en un temps où le commerce des scandales est fait par un si grand nombre de mes jeunes confrères que l'offre sera bientôt sans doute supérieure à la demande, au point que vous verrez peut-être un jour les plus brillants élèves du conservatoire Gide ou du conservatoire Proust, munis de leur petit brevet d'immoralisme, offrir eux-mêmes en vain, de porte en porte, ces effroyables souvenirs de jeunesse ou d'adolescence qui ont l'air d'avoir été fabriqués dans les prisons, mais dont la monotone impudence finira par lasser jusqu'à la pudeur des bedeaux et des chaisières, jadis l'écrivain recevait cérémonieusement au seuil de sa conscience, et ne désignait que de loin prudemment, ainsi qu'un hôte soupçonneux, le plan général de sa demeure, et l'emplacement de ses chambres les plus secrètes. Aujourd'hui, il nous donne le trousseau de clefs, et une petite tape d'encouragement sur l'épaule : Allez-y!

Hé bien! Mesdames et Messieurs, c'est un fait. Nous n'y allons plus guère, ou nous n'y allons qu'à contre-cœur. Il se passe beaucoup de choses dans ces consciences, et des moins avouables, mais c'est un écoulement monotone, un glissement indéfini et silencieux d'eau limoneuse. Rien qui résiste, fasse barrage, aucun remous, aucune écume. Le Mal passe à travers ces âmes comme à travers un crible. Est-ce vraiment le Mal? N'en est-ce pas plutôt la poursuite hallucinée? car l'acte compte ici pour rien, ou pour peu de chose. Nous sommes condamnés à ne connaître que les intentions, et les intentions s'aboutissent qu'à la vaine fécondité d'intentions nouvelles qui se perdent elles-mêmes dans le vide. L'œuvre extraordinaire de Marcel Proust m'apparaît ainsi comme un grand cimetière d'intentions, un cimetière d'enfants mort-nés, perdu dans la brume, au bord de la mer.

Cette littérature est frénétique et triste. Les faibles héros de ce monde décoloré peuvent bien s'agiter beaucoup, ils ont l'air de travailler sur commande, avec dégoût. Leur singulière gymnastique me déconcerte. J'ai envie de dire à ces acrobates laborieux qui se forcent si cruellement pour nous inspirer terreur ou pitié : c'est assez! Reposez-vous! Vous allez vous rendre malade!

D'où vient qu'ils dégagent cet énorme ennui? C'est qu'ils font le Mal sans y croire. Ils peuvent bien simuler les passions, ils ne les éprouvent pas dans leur âme. Quel parti voulez-vous que puisse tirer un romancier de ces bonhommes fallacieux qui n'ont jamais trouvé leur conscience, qui ne l'ont même jamais cherchée? Ils subissent passivement les circonstances et les conjonctures, ils ont le même indice de réfraction qu'elles, et ne s'en distinguent même plus. Ce qu'ils appellent, avec beaucoup d'impudence, leur vie — « J'ai vécu, disent-ils fièrement aux jeunes femmes éblouies... » — n'est qu'une succession sans histoire, la succession monotone des états d'une sensualité jamais contredite. Quelle ennuyeuse énumération! Et puis, voyez-vous, on se persuade malgré soi que si ces gens apportent tant de soins à ne nous rien cacher, c'est peut-être qu'ils n'ont pas grand'chose à dire.

En littérature, la seule curiosité ne mène à rien. Regarder s'agiter les hommes peut bien satisfaire un moment, mais on ne retire du spectacle au bout du compte (si toutefois l'on n'en est pas dupe) qu'une joie amère, qui risque de finir dans la voluptueuse et mortelle convulsion du mépris. On ne connaît pas les hommes, ni soi-même, pour avoir tenu un compte exact et minutieux non seulement de toutes leurs démarches, de tous leurs actes, et même encore de toutes leurs intentions. Car la somme de ces démarches, de ces actes, et de ces intentions, c'est leur vie. Et peu d'hommes ressemblent à leur vie.

L'immoralisme, c'est-à-dire l'indifférence entre le bien et le mal, ne nous dispose guère à prendre les hommes au sérieux. Et si nous

ne les prenons pas au sérieux, comment voulez-vous que nous les prenions en pitié? La misérable petite aventure de la vie ne sera qu'une succession d'anecdotes, que relie entre elles la seule recherche toujours déçue du plaisir. L'univers du psychologue curieux ressemble à l'univers moral comme une mappemonde couverte de signes et de chiffres ressemble au globe frémissant qui vole à travers l'espace vide et noir, vers la constellation du Centaure, et un destin plus mystérieux qu'aucune étoile du ciel infini. Que m'importe l'univers psychologique si l'univers moral m'est tenu fermé? Dans le premier, la vie peut être logique, dans le second seul, elle est vivante.

\* \* \*

Vous me pardonnerez, Mesdames et Messieurs, ce petit détour à travers la littérature à scandale. J'avais des réserves à faire, des précautions à prendre. Ce titre de *Soleil de Satan* m'a fait une réputation d'explorateur de la terre des ténèbres. A cette intéressante cuisine infernale dont je passe pour avoir les recettes, j'ajoute le ragoût d'une réputation d'écrivain catholique, ou pour parler mieux de catholique tout court. Cela sent d'une lieue son sacrilège et sa messe noire. Car pour beaucoup de gens à l'imagination sans doute un peu courte, le catholique, romancier ou non, ne peut être, au choix, ou qu'un zozo hagaré qui baisse les yeux devant les bustes de cire du coiffeur, et explique laborieusement dans son livre comment la chaste Elvire finit par épouser le pieux jeune homme qui rougissait si pudiquement devant elle chaque dimanche en lui présentant l'eau bénite, ou encore une espèce d'initié suspect, à la recherche d'émotions fortes, inconnues et profanes...

Ah! Le sort d'un catholique qui fait métier d'écrire des romans n'est pas si enviable qu'on le suppose! On me propose de toutes parts des sujets édifiants; mais, mon Révérend Père, le monde n'est pas édifiant! — Vous allez contrister mes dévotes. — Hé! Qu'ont-elles besoin de lire mes livres?... Ce sont ces mêmes gens qui firent jadis grief à Henri Massis, mon admirable ami, de ce terrible diagnostic qu'il a porté sur M. Gide. Ils voulaient bien savoir quelque chose, *mais ils ne tenaient pas en savoir si long*. On appelle le médecin auprès du malade, et on le tire par la manche sitôt qu'il fait mine de lever la couverture.

Tout est là. Le monde se flatte d'avoir le goût de voir clair. Quelle présomption! Beaucoup de gens croient voir clair qui se contentent de regarder simplement ce qu'ils souhaitent de voir et ils ferment obstinément les yeux à tout le reste. Pour un très petit nombre, sans doute, le mensonge est un vice dont ils connaissent la furieuse et stérile volupté, mais pour la plupart des hommes qui usent de lui sans même y penser, avec une spontanéité charmante, c'est la solution paresseuse de tous les problèmes de la vie. La vérité ressemble au soleil : En en parle avec beaucoup de sympathie, d'admiration, et même de dévotion, mais on est vite las de la regarder en face... Peut-être, notre misérable et douloureuse espèce garde-t-elle, au dernier recès de sa mémoire héréditaire, le souvenir de ce soir entre les soirs où le premier couple humain vit pour la dernière fois cette Vérité, qu'il venait d'outrager, descendre lentement au-dessous de l'horizon ainsi qu'un astre immense, tandis que courait sur la terre maudite, avec une vitesse horrible, l'ombre de la première nuit...

Qui sait? dirais-je à tous ces gens qui se flattent de n'avoir jamais rien rencontré de mystérieux, ni même de suspect, se croient décidément à l'abri, serrés autour de la lampe, devant la table à thé. Oui, qui sait?... En somme, il n'y a que le peu de plâtre et de bois vermoulu du plafond entre leurs têtes et l'abîme vide et noir où à 100 millions de lieues la blême nébuleuse d'Orion se balance au bout de son fil invisible... Qui peut surgir tout à coup, à l'improviste, de cet énorme désert aérien?...

Ce qui étonne le plus, ce qui remplit d'abord de stupeur, c'est l'indifférence de l'homme à l'égard de ce qu'il craint de connaître, ou seulement de pressentir, c'est son extraordinaire, son invraisemblable sécurité. Puis, dès qu'on y regarde de plus près, l'on s'assure que cette indifférence est feinte, et que ces faibles animaux pensant dans leur solitude tragique, ont fait humblement entre eux, à l'égard du surnaturel, le pacte des temps de peste : Y penser le moins possible et n'en parler jamais... Alors, la première stupeur se change en une douloureuse pitié.

\* \* \*

C'est ainsi que j'interprète la surprise ou l'indignation d'un grand nombre à la nouvelle que le diable s'était échappé du rayon

des jouets du *Lowwe* ou du *Bazar* de l'*Hôtel de Ville*, et qu'on l'avait retrouvé en chair et en os dans un roman édité par la respectable maison *Plon*. — Vous plaisantez! Ça n'est pas possible? — Absolument exact! Et l'auteur a l'air même de croire ce qu'il dit... — Alors, quel homme grossier! On ne parle pas de ces choses-là.

Comment expliquer un tel sursaut de la pudeur? Car enfin, le public en a vu bien d'autres, ce semble? En un temps où le Freudisme est à la mode, sans parler des divertissements frénétiques et funèbres de M. Gide, lorsque Sodome et Gomorrhe sont exploitées à fond, ainsi que des stations balnéaires, d'où vient cette grande terreur et réprobation qui s'attache au nom de Satan?

Eh bien, voilà! C'est qu'il est permis de dresser le catalogue des passions avec toutes les divisions et subdivisions qu'on voudra, au nez de la censure, et pour la plus grande joie des lecteurs. (Vous pouvez même charger un spécialiste des illustrations.) Seulement, il convient qu'on s'en tienne à l'analyse, et quiconque prononce le nom de Satan, découvre ainsi son intention de tenter une synthèse, manque aux règles élémentaires du jeu.

Le mal peut bien pénétrer dans notre petite vie en détail, sans que nous en soyons incommodés; au lieu que d'y introduire la notion surnaturelle et universelle du Mal risque de la bouleverser de fond en comble. Bref, nous observerons toujours avec intérêt le Mal découpé en menus morceaux, soigneusement étiquetés et numérotés, mais nous n'en demandons pas plus. C'est ainsi qu'un vieux naturaliste ayant classé pendant cinquante ans, et jusqu'au dernier osselet, le squelette d'un gigantesque animal de la préhistoire, s'étant avisé un jour de les joindre entre eux, mourut d'étonnement et de frayeur à la vue du monstre reconstitué.

On passerait encore aisément à l'Eglise catholique sa notion de Dieu personnel, bien qu'il soit incomparablement plus rassurant d'imaginer un Dieu hégélien. Mais enfin, on se fait à cet invisible témoin, d'ailleurs peu gênant, et l'on attend de le voir en face, en escamotant son indulgence à l'égard d'une créature imbécile. En somme, vous lui laissez le gouvernement de l'autre monde, et il vous suffit de posséder celui-ci, bien décidés à repousser toute incursion de la divinité dans le domaine temporel... Et d'ailleurs qui risque de le trouver jamais sur son chemin? S'il se manifeste parfois, du moins, dit-on, dans le secret du cœur, c'est à quelque religieux au fond d'un cloître, à quelque pauvre amoureuse de sa seule pauvreté, — et qui croit de telles gens sur parole? Vous savez, le proverbe le dit : « A beau mentir qui vient de loin! » Et certes, pour la plupart d'entre nous, la cellule d'une carmélite ou d'un chartreux est un lieu du monde beaucoup plus lointain et plus mystérieux qu'Honolulu ou Chandernagor... Tandis que Satan?

Si vous accordez seulement qu'il existe vous aurez désormais par jour cent occasions de le rencontrer! Son royaume à lui est ce monde, et c'est un prince qui aime à se rendre compte par lui-même, et qui voyage beaucoup. — Justement! Ne dévoiez pas son incognito! s'écrie-t-on. A quoi bon? Nous savons que c'est une relation très compromettante et nous ne le recevons que dans la plus stricte intimité.

Je comprends très bien, Mesdames et Messieurs, que Satan soit un de ces sujets de conversation que les maîtresses de maison redoutent le plus. Poser le problème de Satan, c'est poser le Problème du Mal, c'est poser un de ces problèmes qu'on ne peut espérer résoudre sans offenser beaucoup de monde... Mais que dire des romanciers qui l'esquivent, alors qu'ils font justement le métier de décrire et d'analyser minutieusement les passions?

\* \* \*

La vie de notre espèce, depuis que cette espèce existe, est une merveilleuse, pathétique et déchirante histoire. Du moins elle apparaît ainsi à quiconque veut bien y penser un moment... Qui donc y pense? Chaque homme, dans la foule des hommes, est comme isolé au centre du groupe minuscule auquel l'attachent sa naissance ou ses intérêts. Il est à peu près, par rapport au drame immense, comme un aveugle qui ne sait de la mer que ce que peut lui en apprendre l'ondulation de la vague entre ses doigts ouverts. Parfois le surnaturel qui le cernait de toutes parts, fait brèche dans sa fragile enceinte, les forces monstrueuses qui depuis des siècles ébranlent l'humanité jusque dans ses racines, déferlent tout à coup, irrésistibles, et il reconnaît la douleur et la mort. Les reconnaît-il seulement? Ne les subit-il pas plutôt avec une sorte de

stupeur ? Et encore, de ces forces monstrueuses, celles que je viens de nommer se définissent d'elles-mêmes, ne peuvent du moins être esquivées tout entières. Mais le Mal !

Il y a une conspiration contre le Mal, non pas pour le détruire, ah ! non ! — pour le déguiser, simplement. Si nous avons tant de répugnance à croire au diable — enfin, à l'esprit du Mal — c'est que nous n'osons pas croire que le Mal ait un esprit, une volonté, un dessein. Non ? Nous ne voulons pas imaginer que cet animal pervers et charmant, dont la discipline sociale a fait presque une bête familière, si facile à entretenir à peu de frais, pour notre agrément, médite de tout dévorer, est réellement non moins insatiable que la douleur, et ne le cède pour l'avidité, qu'à la mort.

Tâchons de voir clair pourtant. Si l'art à son plus haut degré d'excellence, replace l'homme éphémère dans la nature, c'est-à-dire dans le permanent et l'universel, le romancier plus qu'aucun autre artiste ne peut méconnaître la majesté qu'apportent à l'histoire de chacune de nos destinées particulières ces grandes réalités tragiques. Ou, s'il l'ignore, que sait-il donc de son art et de la Vie ?

L'homme faible et désarmé s'est protégé depuis des millénaires contre le froid, la pluie, les ténèbres, les bêtes fauves : il s'est aussi protégé de son mieux contre le Mal. L'homme primitif l'a flairé et l'a aussitôt reconnu pour infiniment plus redoutable à son espèce que le froid, la pluie, les ténèbres et les bêtes fauves.

Tenez !... Imaginez pour un instant notre planète bouleversée par quelque cyclone qui jetterait bas toutes nos villes, comblerait nos puits, bouleverserait nos champs, anéantirait en quelques minutes les réserves constituées par l'épargne et le labeur humains... Eh ! bien ! oui ! Nous nous retrouverions nus, au milieu d'une nature hostile. Mais quoi ? Nos pères ont jadis connu ces périls et ils en ont triomphé. Nous en triompherions encore... Et maintenant tâchez d'imaginer le Mal rendu à la liberté, les vices et les passions brisant leurs chaînes, lâchés dans le monde comme à travers la jungle. Imaginez la démobilisation brusque de l'immense armée internationale qui sans distinction de races, de patries, de religions, nous protège contre elle. La police, la gendarmerie, la magistrature passent à l'ennemi.

Que dis-je ? supposez même détruit cela qui nous défend au dedans, la conscience, le respect de soi-même, le soin de la réputation et jusqu'à cette dernière vergogne qui tient encore l'assassin debout devant l'échafaud, dans une espèce de dignité sauvage. J'affirme que la peste noire n'anéantirait pas plus tôt le genre humain que ces forces obscures et féroces que les charmants petits dilettantes sortis de la poche de M. Gide caressent impunément de leurs doigts délicats.

Et d'ailleurs, de telles expériences ont été tentées. Je lisais dernièrement un vieux livre anglais du XVII<sup>e</sup> siècle, retraçant l'extraordinaire histoire de certaines sociétés constituées par des pirates sur la côte de l'Inde, aux Antilles, à Madagascar, sociétés dont la seule loi était celle de la tolérante abbaye de Thélème : « Fais ce que voudras ». Elles étaient anéanties en quelques mois. La plus solide n'a pas duré deux années. A l'arrivée des navires de guerre, on ne trouvait jamais que des cases incendiées, des champs stériles et, parmi les futailles défoncées et les cadavres, des nègres épouvantés.

Libération des instincts, dites-vous ? Mais quels sont donc ces instincts qui loin de servir l'espèce ne vont à rien moins qu'à l'anéantir ? Nous voyons tous les jours l'animal se régler sur la loi de son instinct. S'il dure, c'est par obéissance à cette loi. Et sans doute, on trouve à la racine de chaque vice humain quelque chose qui ressemble à un instinct dégénéré. Supposons, par exemple, que l'avarice soit l'instinct de propriété qui sous l'influence d'une cause inconnue se propagera tout à coup monstrueusement, aux dépens de l'être entier, ainsi qu'un cancer. Quelle est cette cause ? Comment voit-on se retourner ainsi contre l'homme les facultés de sa nature, pour qu'elles deviennent les instruments de sa propre destruction ?

Voilà cet enfant dans son berceau, toute innocence, toute grâce, toute fraîcheur, clair comme une source, neuf comme le printemps, aussi sincère que la lumière du matin... Sa petite vie s'élance d'un élan si net et si pur ! Qui donc, qui donc, va la travailler du dedans avec une clairvoyance et une sollicitude sinistres, la précision d'un chirurgien qui sait où pousser ses ciseaux et ses pinces pour atteindre les centres les plus délicats, jour par jour, heure par heure, jusqu'à ce que vous retrouviez vingt ou trente ans après, le

radieux petit être sous les espèces d'un de ces animaux anxieux et solitaires — l'envieux, le jaloux, l'avare — enfin l'un de ces misérables que dévore tout vifs la haine absurde d'eux-mêmes, qui préfèrent à la liberté, à la joie, à tous les biens de la terre la terrible et stérile volupté qui les détruit ?

Mais oui, mais oui, sans doute, Mesdames et Messieurs, j'accorde volontiers, que nous nous sommes fait des passions une autre image. Nous les voyons trotter coquettement dans le monde, d'un petit air brave et tranquille, nous feignons de croire qu'elles sont décidément apprivoisées. Quiconque les regarde de travers passe pour un sot. — « Chère Madame, qu'est-ce que je vois sur vos genoux ? Mais c'est une petite panthère, ma parole ! » — « Fi donc, Monsieur, c'est un gros chat inoffensif. Voyez comme il est caressant !... » Là-dessus, le poète du lieu (il y a toujours un poète au service de ces bêtes charmantes, et ce n'est jamais lui qui est mangé) le poète du lieu accorde sa lyre, chante les jolies quenottes si bien rangées, si pointues, les merveilleuses petites griffes, la langue rose et délicate comme une fleur...

« Un amour, mon cher !... » — « Assurément, chère Madame. Cependant, j'ai lu ce matin dans le journal qu'une demoiselle Irène a été retrouvée dans la Seine en aval du pont des Saints Pères. C'est l'amour qui a fait le coup... Méfiez-vous : Je crois reconnaître l'animal... » — « Vous n'y pensez pas, cher Monsieur ! Et puis, si c'est le même, voyez-vous, il est maintenant rassasié, il n'a plus faim... »

Hélas ! Mesdames et Messieurs, les passions ont toujours faim ! Là-dessus, je vous entends : « Qu'ont à faire avec nous ces bêtes féroces ? Nous savons bien sans doute, à parler franc, que certains sentiments de notre nature ne nous appartiennent pas tout à fait. Sitôt lâchés, nous ne nous en rendons plus aisément maîtres. Ils ont l'air d'agir pour leur compte et presque toujours à nos dépens. Mais quoi ? S'ils sont si farouches, c'est à la manière des hirondelles et des ramiers. Vous nous parlez d'une ménagerie, c'est une volière qu'il faut dire ! Votre diable, à supposer qu'il existe ailleurs que dans votre sombre imagination, nous ne l'imaginons pas du tout comme un belluaire, poussant contre le genre humain sa troupe de lions. Mais plutôt comme ces charneurs hindous qui font venir sur leur flûte de roseau tout un petit peuple ailé, jusqu'à cet oiseau gris si sauvage et si rare, que nul homme ne se peut vanter de l'avoir vu deux fois dans sa vie...

Peut-être avez-vous raison... Peut-être aussi n'ai-je pas tort... Lorsqu'on entre dans cette immense forêt d'Afrique, vaste comme un monde, la première étape est aussi un rêve enchanté plein d'ombre, de parfums, de chants délicieux. Et puis, l'ombre peu à peu s'épaissit, les fleurs s'éteignent une à une, et il ne tombe plus des hautes cimes qu'un silence ténébreux. Désormais, la solitude appartient aux monstres.

Ainsi, lorsqu'on s'avance un peu dans l'étude des passions, dès qu'on a dépassé les hypocrisies minuscules, la lisière où tant de romanciers ingénus poursuivent leurs jeux inoffensifs, *butinent le mystère* (comme écrivait l'autre jour l'extraordinaire nigaud qui signe dans le journal *Le Matin* d'impayables chroniques scientifiques), le plus futile ou le plus vain connaît l'angoisse d'une présence invisible. Si vous ne rencontrez pas ce que vous cherchez, vous en trouverez du moins la trace, aussi nette, aussi certaine, qu'un pas marqué dans l'argile...

Mais je resterai à la lisière ! Je ne pousserai pas plus loin. Qu'en savez-vous ? Il en est du Mal comme de la Mort. Vous voyez des hommes jouir tranquillement du soleil de l'art, de l'amitié, de l'amour, de toutes les choses précieuses de la vie, puis tout à coup sans qu'on sache comment ni pourquoi, l'un d'entre eux repousse son verre encore plein, plie sa serviette, et s'en va vers la mort, ainsi qu'à un rendez-vous strict et urgent.

Même vous les verrez aussi très occupés à leurs amusements futiles, petites haines, petites ambitions, petites passions à fleur de peau, ainsi qu'on mise à la roulette par jets de vingt sous — innocentes diableries... Puis tout à coup encore, sans qu'on sache comment ni pourquoi, l'un d'entre eux se lève, écoute et s'en va... Vous le retrouverez sur le banc des Assises, ou sur les dalles de la Morgue, ou vous ne le retrouverez pas du tout. Il a joué sa vie et son honneur contre un vice, et il a perdu son enjeu. — Joué avec qui ?... Eh bien ! avec qui vous voudrez, le nom du partenaire n'importe pas...

Mais qui l'a vu, ce partenaire? — Il n'importe pas beaucoup plus de le voir que de le nommer. Supposons qu'il s'appelle Satan... D'ailleurs, quand l'homme le verrait de ses yeux, à quoi bon? En serait-il guéri? Voilà des milliers d'années qu'il voit la guerre et il n'est pas encore las de se tuer.

GEORGES BERNANOS.

### CHRONIQUE POLITIQUE (1)

## L'essentiel, c'est l'Escaut

On peut déjà se faire une idée exacte des réactions qu'a provoquées, dans l'opinion publique belge, le rejet du traité avec la Hollande.

Dans le pays, la déception a été vive; la manifestation nouvelle de la vieille politique qui pousse la Hollande à tirer le maximum d'avantages de sa situation géographique pour essayer de brimer le port d'Anvers, a été un rude coup pour les Flamands qui s'étaient laissé prendre au mirage orangiste. A quelque chose malheur est bon! Après nos ennemis du temps de guerre, nos rivaux commerciaux du temps de paix font de leur mieux pour prouver aux plus aveugles l'indispensable nécessité de l'unité belge.

Sur la politique à suivre, trois lignes de conduite ont été exposées.

D'après le baron Rolin-Jaequemyns, qui a consacré au problème un article très documenté dans la dernière livraison de la *Revue générale*, la Belgique doit être prête à reprendre des négociations directes avec la Hollande dès que celle-ci en exprimera le désir. Selon l'ancien ministre de l'Intérieur, la multiplicité et le manque de clarté des textes soumis à la ratification législative ont grandement nui au succès de l'œuvre de M. van Karnebeek. La première tâche qui s'imposerait aux nouveaux plénipotentiaires serait l'élaboration d'un instrument diplomatique précis, allégé de tout mémoire interprétatif et de tout protocole. M. Rolin-Jaequemyns ne semble pas éloigné de croire que la plupart des objections qui ont entraîné le rejet du traité tomberaient devant des propositions qui écarteraient nettement les craintes chimériques dont le Parlement de La Haye a retenti, notamment en ce qui concerne les frais de construction du canal du Moerdyck.

Par contre, dans la même revue, M. Auguste Melot défend un point de vue moins optimiste. Il ne croit pas à la possibilité d'aboutir en ce moment; à son avis, la Belgique n'a plus qu'une ressource: celle de s'armer résolument du *statu quo* pour en démontrer l'absurdité. L'application rigoureuse du régime de 1839, dans un esprit de défense énergique, aboutirait à des litiges si nombreux et si irritants que la Hollande serait contrainte de nous faire, au bout de quelque temps, des propositions plus avantageuses.

L'internationalisation a été défendue par plusieurs journaux et M. Cousin a réédité sa proposition, assurément ingénieuse, d'obtenir le concours de la Suisse pour la mise sur pied d'un organisme tripartite.

Des groupements d'avant-garde ont profité de la circonstance pour affirmer une fois de plus que le problème hollando-belge n'est susceptible que d'une solution territoriale. Mais quelle que soit la valeur de leurs arguments, on est obligé de reconnaître

que l'heure d'un traitement chirurgical est passée. Nous ne sommes plus en 1918, et ce qui eût été possible et juste au moment où l'Europe prenait sa forme nouvelle ne l'est plus depuis que les frontières de l'Europe occidentale ont été strictement délimitées. Les manifestations organisées à Maestricht et dans le ciel hollandais nous paraissent dépourvues de toute utilité.

Nous ne savons pas encore à quelles décisions s'est arrêté le gouvernement.

Ce qu'il importe de souligner aujourd'hui, c'est que notre politique étrangère a besoin d'unité. Il est impossible que le pouvoir s'abstienne de faire la synthèse des problèmes difficiles qui le confrontent dans le domaine étroitement connexe de nos relations diplomatiques, économiques et militaires avec nos voisins.

Notre position en Europe a des points forts dont nous pouvons tirer parti et des points faibles qu'il est vain de vouloir dissimuler. Deux grandes puissances, surtout, peuvent avoir besoin de nous. Assurément, ce n'est pas un motif pour escompter toujours et surtout leur concours, mais les inquiétudes manifestées récemment par la presse française quant à l'organisation défensive de notre frontière de l'Est prouve que l'assistance militaire de la Belgique demeure un facteur politique nullement négligeable. Il n'y aurait rien d'exorbitant à ce que nous fassions savoir, tant à Paris qu'à Londres, que notre alliance doit être payée son prix.

Nos revendications essentielles sont donc susceptibles de trouver des appuis. Mais dans la lutte serrée qui s'annonce, nous devons nous garder de disperser notre effort. N'a-t-on pas commis une erreur en confondant trop intimement le problème des relations d'Anvers avec la mer — problème vital où il n'est pas difficile d'apercevoir les éléments d'un *casus belli* si l'adversaire prétendait faire revivre l'esprit détestable du traité d'Utrecht — et la question des communications de l'Escaut avec le Rhin, dont l'importance est certes considérable mais qui n'intéresse pas aussi directement notre existence comme entité économique indépendante? Le traité de 1839 impose à la Hollande l'obligation de nous assurer un passage vers le Rhin. La portée de cette servitude peut être discutée. En ce qui concerne l'Escaut, nos revendications vont infiniment plus loin. Nous exigeons un redressement de griefs séculaires, et à défaut d'un transfert de souveraineté, nous réclamons un régime juridique qui assure à jamais la sécurité de notre grande voie maritime. Si la Hollande peut faire valoir des motifs plausibles contre la construction du canal du Moerdyck, elle ne peut, sans dévoiler des intentions hostiles, rien opposer aux arguments que nous avançons dès qu'il s'agit de l'entretien des passes de l'Escaut. Ici, l'intérêt du commerce mondial, l'intérêt de la navigation anglaise elle-même est bien d'accord avec le nôtre.

La fermeté sur ce point n'exclut pas une juste compréhension du point de vue de nos rivaux. S'il est vrai, par exemple, que les prétentions de la Hollande à la souveraineté des Wielingen sont inspirées par la crainte de l'ensablement de la passe de l'Oostgat, qui conduit à Flessingue, rien ne serait plus facile que de trouver un terrain d'entente en reconnaissant aux navires hollandais les mêmes droits de passage dans nos eaux territoriales qu'aux bâtiments de la flotte nationale. Ce que nous voulons, en somme, c'est la liberté complète, effective, de l'Escaut et cette revendication dont le bien fondé est indiscutable, doit rester à l'avant-plan, dans une impressionnante nudité.

Mais comme nous le disions précédemment, nous n'aboutirons à rien si nous ne gagnons pas à notre point de vue le gouvernement britannique. La politique consiste à réaliser un échange opportun de services. Ce n'est pas parce que le titulaire actuel du Foreign Office appartient au parti conservateur qu'il faut faire grise mine à ses initiatives. Notre politique chinoise a été défectueuse dans

(1) Chronique de quinzaine.

la forme sinon dans le fond; à Genève, M. de Brouckère, en discutant le désarmement, a trouvé moyen de contrecarrer une fois de plus l'action de Sir Austen Chamberlain. Nous croyons que ces manifestations purement rituelles sont tout à fait contraires à l'intérêt national, qui plus que jamais impose à nos représentants une stricte discipline. A l'heure actuelle, la Belgique a trop besoin de ses amis pour pouvoir, à droite ou à gauche, se payer le plaisir de leur faire des niches.

COMTE LOUIS DE LICHTERVELDE.

## Notre faillite en Chine

Un capitaliste de tout premier plan émettait récemment l'opinion que rien ne serait arrivé en Chine si nous avions rappelé les missionnaires, sans doute pour n'y laisser que les marchands. Personnellement, je corrigerais quelque peu la thèse et j'oserais affirmer que tout eût pu se passer fort bien en Chine si nous avions rappelé les marchands pour n'y laisser que les missionnaires. A cette petite différence près, j'accepte d'enthousiasme l'opinion du capitaliste.

Non pas que je veuille prétendre que toutes les fautes furent unilatérales et qu'il n'y a pas de frontières communes où les caractères sont mêlés. Il peut y avoir eu de détestables missionnaires qui marchandèrent et exploitaient comme de vrais marchands. Très certainement il y a de fort désagréables marchands qui prêchent et moralisent tout comme des missionnaires. Toutefois, la distinction générale demeure et tout homme intelligent admettra qu'elle est nettement en faveur des missionnaires. Si notre civilisation a quelque chose à donner aux autres peuples de la terre, il doit très certainement s'agir en l'occurrence d'idées à répandre et pas seulement de culottes, de souliers ou de chapeaux melons à vendre.

Il y a que nous souffrons d'avoir amené le Chinois à changer de coiffure sans avoir en rien changé sa tête. Nous avons négligé la psychologie et la métaphysique de nos relations avec les peuples d'Asie. Notre attitude ne fut ni « impériale », ni libérale, mais illogique. Nous avons tout fait pour que les Chinois adoptent nos machines et nous voudrions qu'ils s'abstinsent d'utiliser des machines de guerre. Nous les avons invités à venir s'asseoir autour des chaires de nos collèges nationaux et nous leur avons défendu de s'asseoir dans leurs propres Assemblées nationales. Nous avons ri de leurs costumes exotiques, et nous avons encore ri quand ils adoptaient nos modes à nous. Nous avons traité de payen le Chinois immobile, et nous avons parlé de péril jaune dès qu'il s'est mis à se mouvoir. Nous l'avons raillé de ne pas écouter suffisamment l'Europe et voilà que nous l'accusons de trop prêter l'oreille aux Russes. Nous manifestons enfin une raisonnable appréhension quant aux dangers des troubles chinois et nous finissons par dire, en souriant, que leurs guerres civiles ne sont jamais que des guerres pour rire.

Point n'est besoin d'être pro-chinois, et encore moins anti-européen, pour se rendre compte que d'avoir négligé les problèmes asiatiques nous a doté d'une mentalité bien nébuleuse et irrationnelle. Le problème chinois est, en vérité, un grave problème et il est plus que temps de considérer le Chinois sérieusement tel qu'il est, et pas tel qu'il apparut à nos pères comme l'incarnation de quelque chose d'extravagant relégué aux confins de la terre.

Je ne veux m'occuper ici ni de politique ni de diplomatie, je me bornerai à suggérer l'un ou l'autre aspect négligé de la philosophie des événements et je commenterai par dire que, quel que puisse être celui qui ait raison, je suis tout à fait certain que l'éminent capitaliste dont je parlais au début de cet article avait grand tort d'attribuer aux missionnaires nos malheurs en Chine.

L'Européen prend volontiers un air de supériorité, mais que ne le fait-il en des matières où il est réellement supérieur! Quelle étrange ironie et quelle contradiction, quel renversement des rôles même, dans le sujet qui nous occupe! Non seulement l'Asie a emprunté à l'Europe tout ce qu'elle eut bien fait de lui laisser, mais dans une large mesure, l'Europe en fit de même avec l'Asie.

Prenons, pour être concret, l'exemple des vêtements. En Orient, les habits sont généralement bien plus beaux qu'en Occident. Il est vrai qu'ils pourraient difficilement être plus hideux que les nôtres. Mais, en fait, ils suivent davantage les lignes traditionnelles libres et flottantes de la plus haute culture grecque et de tous les sommets humains dans l'histoire de l'humanité. En général, là-bas, le vêtement est plus naturel et tout à la fois plus symbolique que le costume de l'Européen moderne, de celui des hommes en tous les cas!

Et cependant, jamais, cette supériorité asiatique n'a été adoptée par l'Europe. Il n'y a guère de chance de voir demain des agents de change londoniens arriver en Bourse dans de longues robes multicolores si communes sur les épaules des mendiants arabes. Il n'est pas plus probable qu'il viendra bientôt à l'idée d'un banquier de Birmingham de couronner sa dignité d'un haut turban terminé par une cascade de plumes.

Ces exemples d'une humanité orientale plus humaine que la nôtre ne semblent pas devoir s'implanter en Europe de sitôt. Bien au contraire, c'est l'autre courant qui l'emporte. C'est le mendiant arabe qui tend à prendre l'apparence de l'agent de change londonien. C'est le prince indien qui s'empresse de se travestir à l'instar du banquier de Birmingham. Le plus laid produit de notre civilisation, le costume et l'habit de l'industriel XIX<sup>e</sup> siècle dans les grandes villes, a fait tâche d'huile sur le monde entier, s'est répandu comme jamais le christianisme ne s'est répandu, ni la chevalerie, ni la monogamie, ni la démocratie.

L'Occident n'a pu christianiser l'Orient, mais il a réussi à lui imposer son horrible costume. Voilà bien, à nos yeux, l'une des contradictions historiques les plus étranges et les plus sinistres, considérant ce que le christianisme avait à donner, et ce qu'il a donné...

\* \* \*

Mais pendant que cette tâche de vulgarité s'étendait d'Europe en Asie, autre chose pénétrait d'Asie en Europe.

Et l'étonnant est que cette chose fut, elle aussi, une bien vilaine tâche! Son influence ne se remarqua pas tout de suite, elle ne fut pas aussi largement répandue comme le fut la mode snob et le vêtement banal. Mais elle n'en fut pas moins considérable et très déplorable. De tout ce qu'elle possédait, l'Asie nous envoya le désespoir, cet idéal négatif et anarchique de dédain pour l'individuel, cette indifférence à la romance de la vie réelle, ce pessimisme, cette paralysie de l'esprit actif. Ce sont des idées qui nous sont arrivées des profondeurs de l'Asie, et toutes idées erronées. Je sais que dans un continent aussi vaste et aussi complexe, il y a bien d'autres idées, qui sont loin d'être aussi mauvaises. Mais je ne parle pas ici des idées enfouies au fond de l'Orient, et dont je suis d'ailleurs très peu au courant, je parle des idées asiatiques qui ont pénétré le plus avant en Europe et que je ne connais que trop. Et l'antithèse étonnante me frappe quand je vois deux grandes civilisations qui n'ont ni l'une ni l'autre échangé ce qu'elles avaient de meilleur. Nous lui avons donné un travestissement, elle nous a donné une maladie.

Or, c'est en matière d'idées que notre civilisation est supérieure. D'aucuns le nient parce qu'ils croient toujours que des idées profondes doivent être des idées déprimantes. Ils ne peuvent se résoudre à admettre cette vérité que les idées les plus profondes sont des idées inspiratrices. De ces conceptions courageuses et vivifiantes qui rendent la vie acceptable, le christianisme en possède infiniment plus que toute autre culture. Le libre arbitre, le chevaleresque et la charité, le pur vent de l'espérance, qui donc les a exaltés autant que lui? La métaphysique et la morale de ces conceptions ont été développées et creusées par nos pères aussi délicatement et aussi profondément que n'importe quelle métaphysique sombre et désenchantée de l'Asie. Mais l'Européen qui voyage en Orient ne paraît pas se douter qu'il représente ces grandes et belles choses du christianisme. Il partage toujours l'innocente illusion qu'il ne représente qu'une maison de commerce pour vendre des cosmétiques ou des cannes de golf. Et quand il revient d'Orient, pessimisme asiatique et commercialisme occidental se sont mêlés dans sa tête. C'est que n'ayant jamais appris à connaître sa religion à lui il s'est facilement soumis aux influences d'une religion étrangère et d'une religion réellement inférieure à la sienne propre.

En méditant ces choses, peut-être en arriverons-nous à percevoir un sens nouveau à ce mot dont on abuse tant : « missionnaire ».

G.-K. CHESTERTON.

## NOS CHRONIQUES RÉGULIÈRES

- La semaine, par l'abbé R. G. van den Hout.  
 Chronique des idées, par Mgr Schyrgens.  
 Chronique politique, par le comte L. de Lichtervelde.  
 Chronique sociale, par M. Defourny, prof. à l'Univ. de Louvain.  
 Chronique scientifique, par J. Tillieux.  
 Chronique féminine, par Jeanne Cappe.  
 Chronique d'art, par Marcel Schmitz

# L'empereur Charles

A l'occasion du cinquième anniversaire de sa mort.

Que l'empereur Charles n'était ni un alcoolique ni un homme dénué de sens moral, contrairement à ce que ses ennemis colportaient de son vivant, est depuis longtemps démontré. C'est à peine s'il se trouve aujourd'hui quelqu'un capable de prendre au sérieux les racontars débités sur ce thème. Nul doute à l'heure actuelle sur la haute intégrité morale de l'empereur, comme sur sa vie chrétienne exemplaire. Au cours des dernières années, tant de témoignages irréfragables furent produits à cet égard que la calomnie a été réduite au silence.

Il en va tout autrement quand il s'agit de juger l'empereur Charles comme souverain et homme d'Etat. Aujourd'hui encore, on entend souvent exprimer l'opinion que l'empereur Charles était, intellectuellement, un homme insignifiant qui se laissait mener en tout par son épouse « italienne ». L'initiative, tout comme la maturité de jugement, le don de saisir les événements d'un coup d'œil lui auraient fait totalement défaut.

Il est deux choses qu'oublie ceux qui parlent ainsi. Tout d'abord, l'empereur Charles fut appelé à prendre le pouvoir à une heure d'une suprême difficulté quant à la tâche qu'elle lui imposait. Pour en venir à bout, un homme de génie seul n'eût pas suffi : il eût fallu de plus que ce génie fut un homme à poigne. Et le jeune empereur était à peu près seul à faire face à la tâche. Les circonstances empêchèrent l'empereur de cueillir des lauriers bien qu'il affronta les événements, non seulement animé de la meilleure volonté, mais en plus doué de qualités peu communes.

Aujourd'hui encore nous connaissons bien peu des plans comme des projets d'avenir de l'empereur Charles. Tous les traits attrayants qu'on narre sur le compte du jeune souverain et qu'il manifesta au cours de son règne si bref, démontrent qu'il fit ce qui était en son pouvoir, d'une part, pour adoucir les souffrances et les privations de la guerre, d'autre part, pour arriver à une paix rapide, comme pour réaliser au sein de la monarchie austro-hongroise l'accord et la réconciliation entre les diverses nationalités. Mais alors déjà ces efforts de l'empereur étaient faussement jugés et mal interprétés (de propos délibéré, en partie tout au moins). C'est ainsi que l'amnistie octroyée le 2 juillet 1917 aux leaders tchèques coupables de haute trahison fut reprochée à l'empereur comme un acte de faiblesse et de capitulation à l'égard des Tchèques, alors que, nous le savons aujourd'hui, cette mesure était, du point de vue de la politique extérieure, un geste éminemment habile. Cette amnistie n'eût pas, il est vrai, les effets bienfaisants qu'on en avait escomptés pour la paix intérieure, mais l'empereur n'y fut pour rien. Les agitateurs pangermanistes — peut-être recevaient-ils, cette fois aussi, leur mot d'ordre de l'ambassade d'Allemagne à Vienne — crièrent bien haut à une trahison à l'égard du *Deutschum* et réussirent à éveiller dans l'opinion des appréhensions au sujet de tendances impériales soi-disant slavophiles et antiallemandes, lesquelles influenceraient dans l'avenir la politique intérieure. Mais diverses personnalités dirigeantes s'étant livrées à certaines manifestations officielles et officieuses tendant à calmer les milieux allemands et à les rassurer au sujet de la permanence d'une politique « allemande » dans les pays de la couronne d'Autriche, les Slaves du Nord et du Sud firent montre de méfiance à leur tour. Résultat : cette amnistie, qui aurait pu et dû servir de point de départ à un rapprochement et à une réconciliation des peuples autrichiens, devint l'écueil sur lequel se brisèrent les efforts pacifiques de l'empereur. La faute en fut non à ce dernier, mais aux démagogues.



On a reproché au souverain l'apparition tardive du manifeste du 16 octobre 1918, manifeste qui provoqua la désintégration de la monarchie. Accusation sans fondement. Au cours de toute la guerre, d'abord comme héritier du trône, puis comme monarque, l'empereur Charles avait appris à connaître personnellement presque toutes les parties constitutives de son empire et toutes les races de la monarchie auto-hongroise sans exception. Il s'était dès lors rendu nettement compte de l'inéductibilité d'une reconstruction complète de l'empire, la paix une fois conclue, comme de la nécessité de lui donner une base largement fédéraliste. Mais il avait compris tout aussi nettement qu'il ne pourrait être procédé à une pareille reconstruction que dans des temps plus calmes, non dans le bruit assourdissant des batailles de la guerre mondiale, alors que la fleur de la population tenait tête, loin de ses foyers, à l'agression ennemie. Ce *neubau*, l'empereur voulait le mettre à exécution avec le consentement et la collaboration active de toutes les énergies populaires intéressées. Car, de cette façon seulement des garanties semblaient pouvoir être données que toutes les nationalités austro-hongroises se sentiraient « chez elles ». Si, malgré ces considérations, l'empereur publia le manifeste à la date du 16 octobre 1918, il ne le fit que sous la pression de la situation qu'avaient créée les 14 points wilsoniens. Le manifeste n'était nullement destiné à réaliser la désintégration de la monarchie. Il ne devait qu'annoncer solennellement aux nationalités de cette dernière, et au monde entier, la décision du souverain d'octroyer à ses peuples ce qui était dû à chacun d'eux. Pour tout homme raisonnable il allait de soi que l'exécution de ladite promesse solennelle devait être renvoyée après la conclusion de la paix à laquelle le manifeste servait de préambule. Encore une fois, les démagogues surent réduire à néant les bonnes intentions de l'empereur. Ils proclamèrent que « les peuples d'Autriche allaient être libérés de leurs cachots », ils lancèrent un appel aux troupes fatiguées de combattre, — en Autriche comme partout ailleurs — leur demandant de quitter le front, et provoquèrent par là une débâcle générale.

Que pouvait faire l'empereur trahi, abandonné, sinon laisser les événements suivre leur cours et se retirer provisoirement de la direction des affaires de l'Etat? Ce fut à partir de ce moment — le 12 novembre 1918 — que la *vraie* grandeur de l'empereur Charles commença à se préciser de plus en plus. Il avait été forcé d'abdiquer. Les terribles émotions par lesquelles il avait passé l'avaient brisé et rendu malade. La défection, la fuite des hommes en qui il avait mis sa confiance l'avaient frappé droit au cœur. Mais le courage ne l'abandonna pas : le *vrai* courage qui se manifeste dans la confiance en Dieu, dans la fidélité de l'homme à ses principes au milieu des malheurs et des déboires de l'existence. Ce courage, cette constance, cette confiance en Dieu nous l'admirons chez l'empereur Charles, à Eckartsau, comme au cours de son exil en Suisse.

A Eckartsau, il oppose aux tentatives qui sont faites pour le forcer à reconnaître la Révolution en abdiquant (ce qui lui aurait permis de mener comme particulier une vie dépourvue de soucis) les devoirs qui découlent pour lui de sa dignité de souverain. Ces mêmes qualités, nous les constatons dans l'attitude qu'il garde à l'égard de la loi scandaleuse qui le chasse de sa patrie et le dépouille de son avoir, comme lors des tentatives de restauration hongroise : à Budaörs, où les troupes de son amiral (Horthy) ouvrent sur lui le feu; à Tihany où il est détenu comme prisonnier; au cours du long voyage qui l'amène dans son dernier lieu d'exil; enfin, dans la chambre de la villa portugaise où il expire. Oui, c'est dans le malheur que l'empereur Charles se montra un véritable Habsbourg, un Habsbourg digne de ses ancêtres : Rodolphe I<sup>er</sup>, Charles-Quint, Ferdinand II, Léopold I<sup>er</sup>.

L'empereur Charles fut un véritable Habsbourg, non seulement dans ses relations avec ses peuples, mais aussi dans la conception de la politique étrangère qu'il s'efforça d'adapter à la tradition habsbourgeoise. Et c'est justement à cette politique qu'on s'en prend pour étayer les plus odieuses accusations contre la personne de l'empereur Charles. Aujourd'hui encore ces accusations sont constamment ressassées en Allemagne. A quoi se réduisent-elles? A ceci : l'empereur Charles aurait trahi son allié allemand. En quoi aurait donc consisté cette trahison? L'empereur Charles était monté sur le trône le 20 novembre 1916, alors que la guerre mondiale faisait rage. L'empereur François-Joseph mort, il avait hérité d'une alliance vieille de quarante ans déjà et consacrée sur d'innombrables champs de bataille par des torrents de sang. L'empereur Charles était-il attaché de cœur à cette alliance? C'est un point qu'il ne s'agit pas d'examiner ici. La seule question qui se pose est celle-ci : au cours de tout son règne l'empereur Charles fit-il quoi que ce fut de nature à compromettre cette alliance ou à nuire aux intérêts de l'allié? A cela il convient de répondre nettement par la négative.

On entend constamment affirmer : l'empereur Charles a négocié avec l'ennemi, à l'insu de l'Allemagne alliée, en vue d'une paix séparée. La vérité est celle-ci : à plusieurs reprises — et ce n'était pas seulement son droit, mais son *devoir* vis-à-vis de ses peuples — l'empereur Charles a tâché (à Berlin on n'a pas agi autrement!) d'entrer en pourparlers avec l'ennemi, pour mettre un terme à une tuerie durant depuis tant d'années. L'empereur Charles avait compris toute l'horreur de la guerre, toutes les souffrances des peuples. Il s'était nettement rendu compte qu'une paix « victorieuse » dans le genre de celle dont rêvaient les chauvins allemands, était hors de question. Il s'était dit qu'une paix sans sacrifices pénibles n'était pas possible, que plus la lutte se prolongerait, plus ces sacrifices seraient élevés, et plus la situation des Puissances Centrales deviendrait désespérée du fait de l'accroissement constant des forces de la partie adverse.

De ces constatations, l'empereur n'avait fait aucun mystère à l'égard de son allié allemand. Il avait tâché de faire comprendre aux sphères dirigeantes allemandes qu'un sacrifice fait *volontairement* au moment opportun pourrait obtenir la paix. Mais ces efforts se brisèrent contre la résistance du grand état-major général allemand et des milieux nationalistes qui n'admettaient pas qu'un pouce de terrain allemand put être cédé. Ce sont ces milieux-là qui ont bruyamment crié — qui crient encore — à la trahison depuis qu'on eut appris — quoi? Que l'empereur Charles avait fait à l'Entente des ouvertures de paix basées sur une rétrocession à la France de l'Alsace-Lorraine.

Bien peu nombreux sont ceux qui aujourd'hui encore connaissent toute la vérité sur la lettre au prince Sixte de Bourbon.

Une chose est toutefois certaine : la teneur des ouvertures en question était parfaitement connue des principaux hommes d'Etat allemands, tout comme le fait que l'empereur Charles recherchait le moyen d'amorcer des pourparlers avec les Puissances ennemies.

On ignorait, il est vrai, à Berlin que le prince Sixte de Bourbon-Parme, frère de l'impératrice, eut été choisi comme intermédiaire. Mais quel besoin y avait-on de le savoir, étant donné que ces pourparlers n'aboutirent pas — et ce à cause de l'obstination avec laquelle on se refusa à Berlin à envisager toutes cessions territoriales?

\* \* \*

Ces mêmes milieux, qui ne voulaient rien savoir d'une cession de l'Alsace devenue terre allemande quarante-cinq ans plus tôt seulement, qui se refusaient même à admettre que la Belgique et la région de Briey pussent être évacuées, avaient cependant insisté deux ans auparavant pour que la monarchie austro-hongroise

\* \* \*

renonçât à la partie méridionale du Tyrol! Et cette renonciation ne devait pas avoir pour but d'obtenir la paix, mais seulement d'empêcher l'Italie, ce membre si douteux de la Triplique, d'entrer en guerre. Alors que le prince de Bülow faisait de semblables propositions à Rome aux dépens de l'alliée autrichienne, il ne venait pas à l'idée du gouvernement allemand de proposer à l'Autriche, pour l'indemniser du sacrifice auquel on la poussait, une compensation quelconque. Par contre, l'empereur Charles proposait aux dirigeants allemands, pour dédommager l'Allemagne de la perte de l'Alsace-Lorraine — concession qui aurait très vraisemblablement eu la paix pour résultat — la cession de la Galicie à la Pologne, une Pologne unie à l'Allemagne par les liens d'une union personnelle.

L'empereur Charles fut toujours prêt aux sacrifices dans l'intérêt de la paix. Mais à Berlin — plus exactement : au grand quartier général — on ne pensait qu'aux sacrifices que devait consentir l'Allié autrichien. Quant à des concessions à faire par l'Allemagne, on n'en voulait pas entendre parler.

Il en est de la lettre au prince Sixte, comme d'une autre « proposition de paix séparée » de l'empereur Charles. A plusieurs reprises, il avait été suggéré par l'Entente à ce dernier de conclure la paix à des conditions passablement avantageuses. Rien qu'une petite rectification de frontière au profit de l'Italie. L'empereur recevrait comme compensation la Silésie et toute la Pologne, avec, en plus, la liberté d'agir aux Balkans à sa guise. A toutes ces propositions le « traître » avait toujours donné la même réponse : il ne conclurait jamais de paix sans son allié allemand, ni aux dépens de celui-ci. Cette réponse, l'empereur Charles la donnait alors même qu'il connaissait les projets qu'on nourrissait à Berlin contre l'indépendance et l'existence même de la monarchie austro-hongroise. Il savait que les milieux dirigeants allemands (ils avaient su soumettre à leur influence un conseiller très en vue du souverain) tenaient prêtes des troupes destinées à envahir l'Autriche, par quoi l'alliance austro-allemande serait intensifiée ou — pour employer une autre expression — l'Autriche *bajuwarisée*.

\* \* \*

Supposons à l'empereur Charles une mentalité moins habsbourgeoise. Supposons qu'il eût fait sien l'adage frédérico-hohenzollernien : « S'il y a à gagner par être honnête homme, nous le serons ; s'il faut duper, soyons fourbe. » Il aurait appliqué alors un autre adage encore : « A voleur, voleur et demi » ; et l'histoire mondiale aurait suivi un cours tout différent. Mais pareille mentalité était inconciliable avec la tradition austro-habsbourgeoise. C'est bien peu connaître l'histoire que de se plaindre — comme cela est parfois arrivé à Guillaume II — des « expériences pénibles » que la Prusse aurait constamment faites avec la maison des Habsbourg. C'est le contraire qui est vrai. Au cours de quatre siècles, ce sont les Habsbourg qui n'ont pas eu à se féliciter de frayer avec les Hohenzollern — et cela encore sous l'ancien Empire germanique. Rappelons le traître Albrecht de Brandebourg-Kulmbach. Grand-maître de l'Ordre germanique, cet Albrecht reçut, en 1525, du roi de Pologne, à titre de fief, la Prusse comme duché, alors que la Prusse était un fief d'Empire. George-Guillaume ouvrit à la Suède la porte de l'Empire au cours de la guerre de Trente Ans. Son fils Frédéric-Guillaume, le « Grand Electeur », a pour devise : « J'adhère à celui qui me paie le mieux », il est à la solde de la France contre l'Empereur et l'Empire durant presque tout son règne. Frédéric II sape les bases mêmes de l'Empire. Son successeur, Frédéric-Guillaume II, trahit l'Empereur et l'Empire par le traité de paix de Bâle. Les dernières cent années sont, elles aussi, remplies par les machinations hostiles du cabinet de Berlin, travaillant dans l'ombre contre l'Autriche. « Expériences

pénibles » ? En effet, les Habsbourg en firent, au sein de la Confédération Germanique, toujours grâce aux Hohenzollern. En 1859, c'est la Prusse qui laisse l'Autriche se battre seule contre la France. En 1863, c'est la Prusse qui empêche la réforme de la Confédération projetée par le Congrès des princes allemands à Francfort. En 1866, enfin, c'est toujours la Prusse qui ne laisse pas pierre sur pierre de la Constitution de l'Empire, qu'elle a juré d'observer, et qui expulse d'Allemagne l'antique maison impériale et ses territoires qui avaient fait partie de cet Empire depuis dix siècles. Plus tard, une « expérience pénible » encore : c'est Bismarck concluant à l'insu de son allié un traité de contre-assurance avec la Russie, traité ayant pour objet de laisser la Monarchie austro-hongroise se débrouiller seule en cas de conflit entre elle et son voisin de l'Est.

Au cours de la guerre mondiale aussi, les occasions n'ont pas manqué à l'Autriche de se convaincre qu'un égoïsme grossier était le *spiritus rector* de la politique prusso-allemande, sans qu'il fût tenu compte des intérêts de l'allié. Et, après cela, c'est un Hohenzollern qui vient nous parler de *nüble Erfahrungen* avec les Habsbourg! *Gracchi de seditioe querentes...*

Ce fut l'empereur Charles qui s'obstina dans la fidélité à l'alliance jusqu'à l'heure suprême. Mais le moment vint où les forces de l'Autriche-Hongrie étaient épuisées. Le front des empires centraux avait été enfoncé dans les Balkans parce que le grand état-major allemand n'avait pas su utiliser une occasion favorable. L'empereur Charles finit par se déclarer prêt à entrer en négociations de paix avec l'Entente, sans ses alliés ; mais il ne le fit qu'après avoir longuement fait connaître ses intentions à Berlin. A ce moment-là, il ne pouvait plus remédier à la situation : il s'était cramponné à une alliance devenue funeste pour la monarchie austro-hongroise jusqu'au moment où le salut devenait une impossibilité. La prédiction faite quarante ans auparavant par Onno Klopp, au moment de la conclusion de l'alliance austro-allemande devenue bientôt après la Triple Alliance, s'était réalisée. L'alliance contre-nature — jugée du point de vue du développement historique — entre les Habsbourg et les Hohenzollern avait causé la perte de l'Autriche qui, s'écartant de la politique habsbourgeoise traditionnelle, avait emboîté le pas derrière la puissance militaire d'une Prusse protestante. Bismarck (Bismarck!) n'avait-il pas déclaré un jour qu'aucun Etat ne pouvait s'immoler lui-même sur l'autel de la fidélité aux traités ? Or l'empereur Charles avait accompli ce sacrifice qualifié par Bismarck de déraisonnable ! Et c'est cet empereur qu'on accuse d'avoir trahi son allié ! Il est grandement temps, en vérité, d'en finir une bonne fois avec cette calomnie et de rendre à un mort, l'hommage qui lui revient.

La place nous manque pour nous étendre sur les traits caractéristiques et personnels de l'empereur Charles, comme sur le rôle joué par lui comme souverain, homme d'Etat et chef d'armées. Ce serait là l'œuvre d'un historien ayant sous la main les matériaux nécessaires. Pour aujourd'hui, il suffira de ce que nous avons dit déjà. Notre article — qui, croyons-nous, est de nature à donner à réfléchir — aura atteint son objet s'il contribue à détruire le mensonge combien odieux et répugnant qui, aujourd'hui encore comme il y a huit ans, est colporté sur le compte du noble mort de Madère et auquel, malheureusement, on attache souvent créance. Ce mensonge d'un empereur Charles « traître » a été fabriqué de toutes pièces, tant au cours de la guerre qu'après, par l'allié même de cet Empereur !

CLÉMENT BARON VON DER KETTENBURG.

(Traduit de l'allemand  
Copyright *Schönere Zukunft*, Vienne).

## « De quelques mufles<sup>(1)</sup> »

La barbe courte et soignée. Un pince-nez qui concentre l'intelligence du regard et la darde comme un trait. Peu de cheveux, ce qui fait une grande tache claire sur ce visage sobre jusqu'à la sévérité.

Son costume ne l'est pas moins, ni sa tenue. Debout, le bout des doigts joints, il a une sorte de réserve ecclésiastique. Mais on se souvient de ses livres, de ses impitoyables petits chefs-d'œuvre et il grandit encore : c'est l'exécuteur, — l'exécuteur officiel de l'imbécillité au vingtième siècle.

Pour le définir en un mot, en effet, c'est un homme qui a la haine de la bêtise, — et plus particulièrement de la bêtise pompeuse, avantageuse, contagieuse, que la démocratie a installée à la façade de quelques redoutables institutions nationales.

On lui a dit qu'il était l'homme le plus détesté de France après Daudet et, fort modeste, il n'a point souri sous ce titre de gloire. Il l'a noté, comme une étape où il est sans doute heureux d'avoir atteint, mais qui ne lui semble pas extraordinaire, étant donné le nombre considérable d'imbéciles qu'il y a.

Pour répondre à leur outrecuidance, il a entrepris de les dénicher, de les jouer, de les étaler. Travail surhumain à la vérité, et qui effraierait un aître; mais il y met de la méthode et cette clairvoyance précise qui détache les traits généraux de chaque catégorie et la rend reconnaissable de loin et à tous.

René Benjamin est un bienfaiteur de l'humanité, comme M. Michelin est le bienfaiteur des automobilistes, qui, par ses pancartes sur les routes, répare, sinon la route, du moins l'insuffisance des ingénieurs des Ponts-et-Chaussées et l'absurdité des amateurs de vitesse.

A la porte du Palais, de la Chambre, de la Sorbonne, des Ecoles, il devrait y avoir de semblables pancartes jaunes, où l'on lirait « Merci », à l'adresse de M. Benjamin. A la vérité, elles y sont, mais on ne les voit pas, car elles sont l'envers de celles qu'il a si bien accrochées dans le dos de tant d'avocats, de juges, de parlementaires, de professeurs et d'instituteurs, pour notre enseignement à tous et pour la plus grande joie d'un bon nombre de Français, grâce à qui l'on peut dire qu'il est aussi l'un des hommes les plus aimés de France.

C'est l'exécuteur, il semble froid, décidé, Mais où sont ces armes? La violence éloquent? Non point : — pas plus que les petits coups d'épingles de l'ironie. C'est une large fresque, qu'il va dresser, et où il jettera toute la vie, violente parfois, ironique souvent, mais toujours pathétique, c'est-à-dire prise au sérieux, — comme une immense émotion où chaque tressaillement a sa valeur humaine sous Dieu.

S'il s'acharne sur tel magistrat qui est une baderne, ce n'est point pour le stérile plaisir de rire d'un grotesque, mais parce que l'idée de justice lui semble respectable et sublime, et que la contradiction du bonhomme avec cette idée est un scandale au seul point de vue de la raison et du bon sens.

Une attaque, cela? Mais non, une simple défense. Et, pour quel temps encore, l'excuse de la provocation est admise en pays démocratique.

Début calme, d'un ton dogmatique. On dirait qu'il va faire une

(1) On sait le brillant succès qu'eut, à la tribune des Conférences Cardinal Mercier, — comme d'ailleurs dans les nombreuses villes de France, où la *Revue française* avait organisé sa série de conférences sur la politesse — l'étourdissante causerie de M. René Benjamin sur *Quelques Mufles*.

Nous devons à l'extrême obligeance de notre ami, M. Antoine Redier, directeur de la *Revue française*, ce bel article de son collaborateur M. Pierre Hart, sur une conférence dont nous n'avons pu publier le texte parce que M. Benjamin parle sans texte, sans papier, sans notes...

leçon. Et cependant il ne pose pas au professeur d'intelligence. Non, il choisit son petit coin de terre pour le défricher méthodiquement.

Son attitude, d'ailleurs, ne vous rappelle-t-elle personne? N'avez-vous jamais entendu, dans votre jeunesse, le chansonnier célèbre Jacques Ferny? Il avait un peu ce visage, un peu ces façons. Et ce fut un des hommes les plus spirituels, les plus cinglants de son temps : fameux pince-sans-rire, moraliste plus perspicace encore.

Comme Ferny faisait son tour de chant, Benjamin va jouer une petite comédie. Une conférence, non; il n'a pas le temps; il reste debout; on dirait qu'il n'a que quelques minutes à nous donner.

Peu de mots pour broser le décor; ce que diront les acteurs eux-mêmes fera bien davantage que de longs commentaires descriptifs. De la vie, d'abord, avant tout. Alors, sans en avoir l'air, il fait tous les rôles, même celui du récitant, et c'est là un des personnages les plus importants de la pièce, — non pas un raisonneur morose, mais un homme jeune, ardent, qui ne craint pas de dire ce qu'il pense et de nommer les mufles qu'il savoure cruellement, presque douloureusement.

Car aujourd'hui, il parle de quelques mufles. Les mufles sont parmi les imbéciles ceux qui ont du talent et du génie. Entendons-nous : il y a des mufles plats, vulgaires, énormes, si énormes qu'il est inutile d'en parler. Ceux que René Benjamin choisit sont moins apparents : ce sont les mufles séduisants et dangereux parce qu'ils ont du charme.

Le premier en date? René Benjamin n'hésite pas : c'est Figaro, et, sous Figaro, Beaumarchais lui-même qui lui ressemble plus qu'un frère : il est mufle, — et cela peut servir de définition, — parce qu'il confond tout le temps l'opinion publique et l'opinion privée.

« Beaumarchais est de notre temps, c'est là son génie. Il a autorisé l'intrigue et la combinaison; j'allais dire un vilain mot : la « combine »; par là même, c'est le premier parlementaire. Beaumarchais a plaidé, parlé, c'est le bavard officiel, c'est le premier avocat. Il a une plume sur l'oreille; il met le scandale sur la scène, avec sa plume il va l'écrire, le scandale : c'est le premier journaliste ».

Et voilà quelques catégories bien établies, — en laissant de côté celle qu'on trouverait dans le boudoir des dames, et qu'il faut abandonner à M. Marcel Prévost.

\* \* \*

Entrons au Palais. Figaro porte la robe rouge ou la robe noire, au choix, dans cet antre affreux des assises, — un des lieux les plus atroces de Paris, d'où il ne sort jamais rien.

Un exemple : les magistrats, après avoir attendu trois quarts d'heure, se décident à ouvrir les débats avant l'arrivée du célèbre avocat. Son secrétaire le remplacera. Le président en est à la troisième phrase de l'interrogatoire quand la porte des témoins s'ouvre :

« Une espèce de courant d'air arrive, une robe noire qui virevolte : c'est Lui. Il a aperçu la Cour et il se dresse; il est charmant, suave; il savoure un sourire de danseuse et regarde le Président qui s'arrête, et il dit : « M. le Président, la Cour ne savait sans doute pas que c'était à moi qu'incombait la charge de la défense? » Et alors, subitement, il est tragique : « Mais puisque les débats ne sont pas encore complètement terminés, que l'acquittement n'est pas encore complètement prononcé (*Il regarde tout le monde*), je demande à la Cour de recommencer ».

« Il s'assied; sous sa robe noire, une petite boîte qu'il tire de la main gauche; et de la main droite il prend des cachous; puis il commence à observer la salle. Il y a un jury obscur; il y a les journalistes derrière lui; il leur lance des yeux pleins d'éclairs. Il va plaider pour vingt femmes venues pour l'entendre; il va faire vingt plaidoiries, »

Un peu plus tard :

« L'Avocat général, qui a une robe rouge comme le Président, dit : « Maître, si vous interrompez toutes les cinq minutes, nous serons encore là longtemps. »

« — M. l'Avocat général, nous y serons jusqu'à ce que justice se fasse. »

« — Alors, dit-il, laissez-la se faire. »

« — La laisser se faire, peut-être... La laisser faire, jamais! »

Mais il faudrait suivre l'illustre maître, avec M. Benjamain, dans la suite inénarrable et lamentable des débats qu'il résume et mime avec une vivacité prenante. Et alors il serait inutile de vous dire de qui il s'agit; vous l'auriez déjà reconnu. Il est unique, splendide, étonnant; pour rien au monde je ne vous priverai du jeu de deviner son nom. Un dernier croquis pour vous aider : voici l'instant de la plaidoirie.

« Il se lève et contemple d'abord le déchet. Il sort une main de sa robe et dit :

« — MM. les Jurés, pendant que M. l'avocat général prend enfin un repos bien gagné, moi, la défense, moi, revêtu de cette robe qui est mon honneur et mon indépendance...

« Il recommence et répète pour la trentième fois : « Moi! », il s'étale, il est comme la grenouille de la fable, mais il ne crève jamais. »

\* \* \*

René Benjamin change le décor. C'est à la veille de la guerre, au premier procès Caillaux.

De la politique, il n'a nulle intention d'en faire; mais il n'entend pas se priver, dans une vie relativement joyeuse, de regarder les hommes politiques en face.

Notons, de-ci, de-là, ces portraits incomparables qui évoquent si bien l'atmosphère du procès :

*La Cour* : « Un Président qui était le néant, il s'appelle M. Albanel; essayons de le peindre : un pot-au-feu bouilli. Vous savez comment se présente sur la table le morceau de viande dans nos familles françaises? M. Albanel fait son entrée accompagnée de deux assesseurs, deux légumes. »

*La salle* : « Trois cents personnes peuvent y tenir. Or, il y avait six cents femmes le premier jour, huit cents le second, neuf cents le troisième. Mais comment tiennent-elles? Elles se superposent; elles viennent les unes sur les genoux des autres. »

*M<sup>me</sup> Caillaux* : « Elle n'a rien donné; à l'interrogatoire, elle a sangloté, pleurniché. Passons; cela n'intéressait d'ailleurs personne; on a vu tout de suite qu'elle ne donnait pas la note qu'il fallait. »

*Lui* : « Je n'ai rien vu de pareil; je n'ai jamais vu de ma vie une porte s'ouvrir de cette façon. La porte a claqué; puis il est entré en redingote, revers de soie, tout noir; il s'est jeté dans l'auditoire, sur le Président; et le Président, s'inclinant, lui a dit : « Monsieur le Président ». Redingote prenant bien aux hanches; il ne parle pas tout de suite; d'un air impératif, il fait le tour, il va d'Albanel aux robes noires... On peut le détester; je vous jure qu'il a été magnifique! Je n'avais entendu ce ton-là que dans la grande littérature. Il a parlé pendant une heure et demie ou deux heures sans reprendre haleine; il a parlé comme est capable de parler Antoine dans *Jules César*... Il nous a dit qu'il était le premier homme politique de France; il nous a démontré avec sa serviette qu'il était le premier ministre depuis Richelieu, puis il s'est arrêté. Les plus sceptiques d'entre nous s'en allèrent, les mains dans les poches, en se disant : « C'est peut-être vrai? » Et l'on pensait, rentré chez soi : « Qu'est-ce qu'il va faire demain? »

Et M. Benjamain nous conte qu'il a tout bonnement recommencé son éloquente auto-biographie.

*Un témoin* : « M. le professeur Doyen, accompagné de son fils et d'un aide avec des instruments bizarres,

« — MM. les Jurés, dit-il, si M. Calmette est mort, nous lisons dans les feuilles que c'est la faute de M<sup>me</sup> Caillaux. Je ne le nierais pas si je n'étais pas sûr que ce sont ces médecins qui l'ont tué... MM. les Jurés, dans une catastrophe de cette envergure, c'est moi qu'il fallait appeler parce que, moi, je ne parle jamais, je ne dis rien, j'opère, je retroussé mes manches. »

« Alors il fait avancer son fils et le petit commence à déboutonner son gilet, enlève son veston; il reste en chemise et en pantalon et il nous montre sur une chemise blanche des trous noirs comme sur les cartons forains de tir, et le père annonce : « Voici les balles que M. Calmette a reçues. » Le jury se tait. Et il ajoute : « Si le malheureux avait eu la présence d'esprit de ne pas bouger pendant qu'elle a tiré, ma foi, il ne serait pas mort... »

Enfin quel tableau tragique, René Benjamin brosse de cette heure du verdict, qui était celle aussi où éclatait brusquement la nouvelle de la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie. La foule, secouée enfin de sa torpeur imbécile, se soulève en entendant l'acquiescement. Les avocats en groupe s'avancent vers le fantoche et répètent : « Assassin! Assassin! »

« Je suis toujours obligé de reconnaître qu'il avait un courage magnifique; il était là, tout seul, la Cour enfuie, le Jury abattu, — seul dans cette petite arène où il avait fait son entrée magnifique. Il a attendu que ces deux cents bras fussent sur lui, sur son visage, en disant : « Assassin! Assassin! » Ils ne l'ont pas bousculé, ils l'ont entouré, l'ont pris, cerné; ils le regardaient de tout près, haleine contre haleine. Ils l'ont jeté dehors. C'était le grand balayage... Comme disait Arthur Meyer, il a fallu une guerre. »

Qui n'a vu Benjamin jouer cette scène ignore jusqu'où peut atteindre, sans aucun artifice, presque sans geste, l'art de la composition dramatique.

\* \* \*

Après la comédie du Palais, celle de la Chambre. Mais là, il est impossible de suivre le jeu prodigieux du conférencier. Dans cette satire, presque grave, tant il y a de saine horreur et de conscience des dangers qui menacent la France, sous la spirituelle perspicacité de René Benjamin, saisissons seulement au passage quelques courtes vérités, quelques anecdotes vives, dites dans cette forme parfaite qui s'impose à la mémoire et à l'esprit.

« Dans la gauche il y a une sorte de grouillement de vie qui fait penser aux gens qui ont une certaine intelligence, que c'est là qu'on va de l'avant. Non, c'est là qu'on se conduit comme des ratés. »

« Barrès partageait son armoire — signe de la muflerie parlementaire — avec M. Diagne, député du Sénégal, et il disait en me montrant le paletot de l'autre : « — C'est curieux, car enfin sa grand'mère, qui était noire comme lui, a pu manger son grand-père pendant que le mien faisait les guerres de Napoléon. »

« Un jour je disais à Barrès : « — Briand, est-ce un imbécile? — Oui, répondit-il, mais la sensibilité est jolie. »

« Une autre fois, Barrès essaie d'apitoyer Briand sur le sort des églises de France, tentant de lui montrer ce qu'elles représentent pour le peuple de nos provinces :

« — Vous avez raison, dit enfin le ministre, dans beaucoup de villages de France, il est vrai que les églises sont encore des centres de marchés importants. »

« Et Barrès de répondre :

« — Je vous suis quand même obligé!

« Puis, tout seul, dans la rue, il note :

« — Ce soir-là, dans le cabinet du Gardes des Sceaux, il n'y avait vraiment d'autre lumière que celle de la lampe sur la table. »

L'antichambre — si j'ose dire — de la Chambre, ce sont les réunions électORALES. L'auteur de *Valentine* choisit, pour nous en faire connaître la muflerie, celle que donna l'inénarrable Maurice

de Rotschild. Quelques jours avant l'élection, il achète aux religieuses un couvent, mais le revend le surlendemain. Il achète une caserne dont l'Etat n'a pas l'emploi; il affiche sur les murs : « Citoyens, vous pensez bien que je ne vais pas mettre là des soldats valides; j'y mettrai des civils malades. » Et, le dimanche, dès huit heures du matin, survolant la ville, un dirigeable sur lequel on lit : « Maurice de Rotschild ». Pour Noël, il envoie à chaque enfant des écoles laïques des deux sexes une trottinette sur laquelle est gravé le nom de l'enfant.

— Comment a-t-il fait, disait un jour Léon Bérard, pour se procurer tous ces noms que l'on ne peut trouver qu'au ministère de l'Instruction publique?

— Moi, je le sais, lui répondit Benjamin, vous étiez ministre...

Mais prenons place à une belle séance :

« Maurice se présente devant le peuple. Pourquoi? Parce qu'il n'a pour lui, comme honneur, que son argent; et il désire de toute sa force être appelé honorable; il se présente et il est prêt à toutes les concessions. L'homme du peuple lui dit : « Maurice, es-tu pour l'impôt sur le capital? » Il saute là-dessus : « Je suis pour l'impôt sur le capital. — Combien est-ce que tu donnes de ta galette? » Il répond : « Je donne 70 % de ma fortune. » Eux, impassibles : « Tu te fiches de nous, ce n'est pas assez. — Je donnerai 75 % de ma fortune. — Allons, monte encore. — 80 % ». Puis il ajoute : « Quand la loi sera votée, nous discuterons les chiffres. » Là-dessus, il y a un homme, au fond, qui à mesure que le chiffre monte, dit : « Dégoutant, faut-il que t'en ait pour en donner autant! »

Dans les Basses-Alpes, où il essaie de nouveau de se faire élire, M. de Rotschild rencontre, le jour de son arrivée, un enterrement sur une route; il arrête son auto.

« Le vent a soulevé le drap funèbre; il a aperçu la bière; il attend que la cérémonie soit finie et, quand la famille est réunie, il dit :

« — Je suis Maurice de Rotschild; je me présente aux élections. Vous avez des bières en sapin pour enterrer vos malheureux morts... Je fais le serment, si je suis élu, que vous aurez tous des bières en chêne frotté et verni. » Il a été élu. »

Et comment mieux conclure que par la conclusion même de notre éminent collaborateur dans la série de conférences sur la politesse :

« Certains d'entre vous vont dire : il démolit tout. Or, je suis encore un citoyen conscient. Messieurs, c'est à vous maintenant que je parle. Si cette réflexion vous est adressée, je vous supplie de répondre virilement. Oui, mais oui, je démolis, — mais je ne démolis que les démolisseurs! »

Pierre HART.

## ABONNEMENTS A L'ETRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (13, 11 ou 8 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la Revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- I. — Pour le Congo belge, le Grand-Duché de Luxembourg, l'Allemagne occupée . . . . . 8 belgas
- II. — Pour l'Algérie, l'Allemagne, l'Argentine, l'Autriche, la Bulgarie, le Canada, l'Esthonie, l'Ethiopie, la France, la Grèce la Hongrie, l'Italie, la Lettonie, l'Ile Madère, le Maroc, le Paraguay, la Perse, la Pologne, le Portugal et ses colonies, la Roumanie, la Sarre, la Tchéco-Slovaquie, l'Ile Terre-Neuve, la Tunisie, l'Union des Républiques Soviétiques Socialistes, l'Uruguay, la Yougoslavie. . . . . 11 belgas
- III. — Pour tous les autres pays . . . . . 13 belgas

## CHRONIQUE SCIENTIFIQUE (1)

# La fabrication de la glace et la turbine Claude-Boucherot

Ma dernière chronique (2) m'a valu plusieurs lettres : quelques lecteurs de la *Revue catholique des Idées et des Faits* me demandent des explications complémentaires sur la turbine Claude-Boucherot; d'autres se montrent très sceptiques quant aux espoirs grandioses des inventeurs, et formulent des objections.

Bien volontiers, je tâcherai de satisfaire mes correspondants, m'évertuant à faire de ces réponses un tout cohérent.

J'ai dit et répété qu'aux yeux des physiciens la chaleur d'un corps n'est objectivement autre chose que l'énergie cinétique moyenne des molécules qui le constituent; comme exemple j'ai signalé que, dans le cas de l'air, ce qui détermine une température de 0° et de 20° centigrades ce sont respectivement des vitesses moléculaires moyennes de 485 et de 503 mètres par seconde; pour la vapeur d'eau, ces mêmes températures correspondent à des vitesses moléculaires moyennes de 445 et 460 mètres par seconde.

Mais il ne faut pas perdre de vue que ce sont là des vitesses moyennes, et ce serait une grosse erreur de croire que presque toutes les molécules ont des vitesses qui se rapprochent fort des valeurs indiquées. Maxwell a calculé que en réalité 20 % seulement des molécules se meuvent dans les cas cités avec des vitesses comprises entre 400 et 500 mètres par seconde; 40 % ont des vitesses moindres, qui pour quelques molécules ne sont que d'une dizaine de mètres par seconde; 40 %, au contraire volent beaucoup plus vite, et il en est qui parcourent plus de 1.000 mètres par seconde.

Cela étant, il est facile de comprendre ce qui se passe quand l'eau, même réputée très froide, est exposée à l'air libre : les molécules les plus rapides, après rebondissement sur une molécule sous-jacente, sont lancées au dehors et fuient sans idée de retour : puisque ce sont les plus rapides qui ont pris la clef des champs, la moyenne des vitesses s'en trouve diminuée, ce qui revient à dire que fatalement le liquide se refroidit par évaporation, et d'autant plus vite que l'évaporation est plus active.

Pour obtenir ce résultat, il faudra, bien entendu, s'arranger de telle sorte que les fuyardes ne puissent rentrer au logis, car elles y feraient restitution de leur énergie cinétique; on empêchera très simplement ce retour en faisant passer au-dessus de l'eau un courant d'air qui balaye les molécules détachées du liquide : ainsi s'explique qu'un doigt mouillé se refroidisse du côté d'où vient le vent. On pourra aussi utiliser dans le même but les facultés digestives de certains corps chimiques, tels que l'anhydride phosphorique ou l'acide sulfurique pur : si des vapeurs d'eau s'approchent de ces corps, ils les absorbent gloutonnement.

Dans ces conditions, une quantité d'eau laissée à elle-même s'évapore et se refroidit continuellement : si on ne s'en aperçoit guère c'est que, en général, la chaleur du milieu ambiant compense au fur et à mesure les pertes de chaleur subies par le liquide. Pour que la chute de température pût être mise facilement en évidence il faudrait produire une évaporation extrêmement rapide. Or, cela n'est pas difficile : Lorsqu'on opère à l'air libre, les molécules d'eau qui ont pu s'échapper ne peuvent en moyenne parcourir qu'un trajet d'un dix-millième de millimètre sans rencontrer une molécule d'air, et ces chocs ont beaucoup de chance de rejeter les molécules libérées vers le liquide dont elles viennent de se dégager; l'évaporation est ainsi fort ralentie; en d'autres termes, la pression vers le haut des molécules qui s'évaporent est moindre que la pression vers le bas de l'air qui les refoule sur le liquide. Si ces deux pressions étaient égales, ou, mieux encore, si la pression des vapeurs d'eau l'emportait, l'évaporation se produirait avec une intensité extrême; elle se déclarerait même dans la masse du liquide, déclanchant ainsi le phénomène de l'ébullition.

L'expérience confirme pleinement ces prévisions; si au moyen d'une pompe pneumatique on retire l'air qui surmonte une

(1) Chronique mensuelle.

(2) Chronique scientifique du 11 mars 1927.

masse d'eau, celle-ci se met à bouillir (c'est-à-dire à s'évaporer jusque dans sa masse) quelle que soit la température de cette eau. Et, du fait même de cette ébullition, la température s'abaisse très rapidement si on a soin d'éloigner au fur et à mesure les vapeurs d'eau produites. C'est le principe de la « machine à glace » que Leslie inventa il y a plus d'un siècle. Voici comment on peut répéter son expérience : Une bouteille A renfermant un peu d'eau dont la température se lit sur le thermomètre *t* est reliée par un gros tube recourbé avec un vase cylindrique B contenant de l'acide sulfurique pur (fig. 1); au moyen d'une bonne pompe

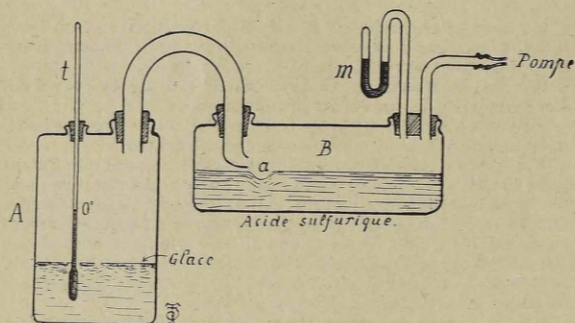
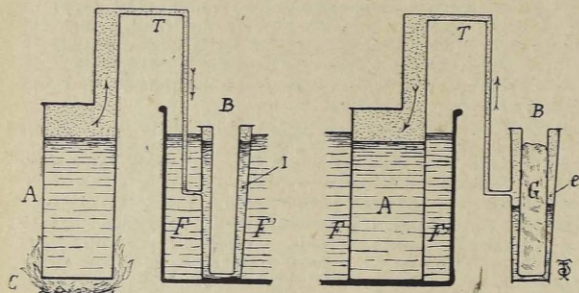


FIG. 1. — MACHINE A GLACE DE LESLIE. — L'eau de A bouillit dans le vide, et cela d'une façon rapide et continue parce que l'acide sulfurique pur de B absorbe au fur et à mesure les vapeurs produites, se refroidit graduellement et se congèle pendant son ébullition.

pneumatique on fait régner dans cette enceinte un vide assez élevé, mesuré par le manomètre tronqué *m*. Dès que, par le fonctionnement de la pompe, la pression est amenée vers le cinquième d'atmosphère, l'eau de la bouteille A se met à bouillir et les vapeurs produites sont aussitôt absorbées en *a* par l'acide sulfurique. Aussi constate-t-on que le thermomètre *t* baisse rapidement; bientôt il atteint 0°; l'eau se congèle et l'on voit des bouillonnements se produire sous la croûte même de la glace! Il serait difficile de mieux faire voir l'indépendance des deux concepts « bouillir » et « être chaud ».

C'est sur ce même principe du refroidissement par l'ébullition qu'est basée la machine industrielle de Carré (1860) pour la fabrication de la glace : Un récipient A en tôle est réuni par un tube recourbé T avec l'espace intermédiaire I d'un seau à double paroi B (fig. 2); le récipient A a été rempli une fois pour toute d'eau saturée



1. Phase préliminaire.

2. Phase de congélation.

FIG. 2. — MACHINE A GLACE DE CARRÉ. — Dans la phase préliminaire, on chauffe le vase A contenant de l'eau gorgée d'ammoniac, et on refroidit le seau à double paroi B. Le gaz ammoniac se dégage et sa pression allant croissant, il se liquéfie en I.

Dans la phase utile, on refroidit A. La pression diminue aussitôt en T, car l'eau froide de A absorbe maintenant l'ammoniac. Donc le gaz liquéfié bout en *e* et se refroidit au point de congeler toute l'eau contenue dans le seau B.

On peut recommencer indéfiniment les mêmes opérations sans renouveler l'ammoniac, car A, T, I forme un système clos.

de gaz ammoniac, puis cet ensemble a été purgé d'air et fermé hermétiquement.

Pour utiliser la machine, on commence par chauffer l'eau am-

moniacale de A, au moyen d'un foyer C, le seau B étant plongé dans l'eau courante F. Par la chaleur le gaz ammoniac est expulsé de l'eau, envahit le tuyau T et l'espace I, où sa pression va en augmentant graduellement à mesure que la température de l'eau s'élève; quand cette pression atteint 7 atmosphères environ le gaz ammoniac se condense, et remplit, à l'état liquide, tout l'espace intermédiaire du seau à double paroi.

Après cette opération préliminaire, on verse l'eau à congeler dans le seau B, et on retire celui-ci de l'eau courante, dans laquelle on immerge maintenant le récipient A.

Puisque l'eau de ce dernier se refroidit dans l'eau courante, la pression qui régnait en *e* s'abaisse; elle descend sous 7 atmosphères, ce qui a comme résultat une violente ébullition du liquide ammoniac contenu dans l'espace intermédiaire du seau B; les vapeurs produites sont aussitôt absorbées en A, car l'eau froide est fort avide de gaz ammoniac; l'ébullition se poursuit donc et l'ammoniac se refroidit à tel point que l'eau qui est en contact avec les parois intérieures du seau B se congèle rapidement, et qu'on peut l'en retirer sous forme d'un bloc massif G.

La même opération peut se répéter un nombre indéfini de fois, car rien n'a été retiré du système hermétique A T e; la seule dépense est celle du combustible utilisé pour chauffer A dans l'opération préliminaire.

En pratique, au prix de 1 kgr. de charbon utilisé pour chasser l'ammoniac de l'eau A, cette machine, d'autant plus admirable qu'elle paraît plus paradoxale, fournit 3 kgr. de glace.

Ces quelques considérations nous persuaderont des faits suivants : l'eau — ou tout autre liquide — peut bouillir à n'importe quelle température pourvu que l'on abaisse la pression qu'elle supporte; cet abaissement est obtenu d'abord en extrayant l'air de l'enceinte, et ensuite en condensant rapidement les vapeurs produites par l'ébullition. Ces vapeurs qui ne rencontrent alors aucun obstacle prennent en passant du liquide le plus chaud (qui leur donne naissance) vers le liquide le plus froid (qui les condense) une grande vitesse, et leur énergie cinétique peut être utilisée, puisqu'elle est canalisée dans un sens unique.

Tout ce que nous venons de dire est connu depuis très longtemps, et l'on trouvera ces notions dans tous les traités de physique.

MM. Claude et Boucherot n'ont donc découvert aucune loi nouvelle; ils n'ont même pas indiqué une relation insoupçonnée entre des lois connues, car pour calculer la vitesse de leur vapeur ils n'ont eu qu'à appliquer les formules tout à fait classiques de la vieille thermodynamique; ils n'ont rien signalé de neuf sur la température des eaux océaniques : c'est dans des livres déjà anciens qu'ils ont pu apprendre que vers les tropiques l'écart de température entre les eaux de surface et les eaux du fond est constamment d'une vingtaine de degrés; ils n'ont apporté aucun perfectionnement aux turbines de Laval, qu'ils emploient telles quelles... Mais alors, quel est leur mérite? Enorme!

Des générations de savants ont pâli sur le problème de l'utilisation industrielle de la chaleur solaire; ils ont élaboré des projets souvent très ingénieux, toujours très compliqués, et dont le rendement aléatoire restait d'une déplorable irrégularité. Ces savants connaissaient les lois et les faits mis à profit dans le projet Claude-Boucherot. Plus d'un en a fait mention dans ses écrits et pas un n'a soupçonné les trésors inépuisables d'énergie que l'ébullition des eaux de surface condensées par les eaux du fond pourrait mettre à la disposition des hommes. MM. Claude et Boucherot y ont pensé et ont publié une très-courte note; dès leur premier mot tout est devenu clair pour les physiciens; ceux-ci ont pu continuer tout seuls l'explication amorcée. Mais « y penser » était tout... ou presque tout, car il reste à « réaliser en grand » et c'est là que ces admirables ingénieurs donneront leur pleine mesure.

Et au correspondant qui m'écrit : « Je croirai quand j'aurai vu », je réponds : « si vous disposez d'une machine pneumatique, il ne tient qu'à vous de voir aujourd'hui même! » C'est à votre intention que je dessine deux schémas de réalisation très facile et très rapide qui suffisent pour montrer que les vapeurs de l'eau tiède sont capables de fournir de l'énergie (fig. 3).

Vous n'accumulerez certes pas des kilogrammètres avec ce modèle minuscule; mais si vous voulez vous donner la peine de construire une vraie petite roue de Laval (ce qui n'est pas au-dessus des capacités d'un très modeste bricoleur) et de réaliser la petite machine que représente la figure 4, vous pourrez la voir tourner à des milliers de tours par minute et lui faire entraîner la petite magnéto M.

Il reste aux sceptiques la ressource de nier que « cela puisse marcher » en grand, l'expérience n'ayant pas été faite. Examinons en raccourci les principales difficultés que l'on peut

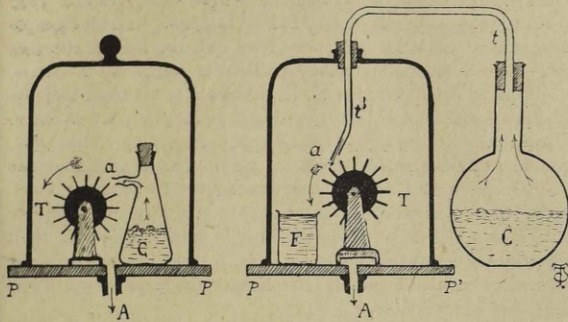


FIG. 3. — PRINCIPE DE LA TURBINE CLAUDE-BOUCHEROT. — Dans le premier modèle (à gauche) une petite roue à palettes T est placée sous la cloche d'une machine pneumatique tout près de la tubulure a d'un flacon C contenant de l'eau à 25°, et servant de chaudière; dans le second modèle (à droite), la chaudière C est placée en dehors de la cloche et ses vapeurs arrivent à la roue à palettes T par un long tuyau t'. Dès que la machine pneumatique a fait sous la cloche un vide suffisant (2 ou 3 centièmes d'atmosphère!), l'eau des chaudières C entre en ébullition; des jets de vapeur (invisibles!) s'échappent de a et font tourner très rapidement la petite roue.

Cette rotation se continue après arrêt de la pompe pneumatique, (à condition que l'air ne rentre pas) jusqu'à ce que la température de la cloche (sur laquelle la vapeur se dépose en buée) soit amenée aux environs de 25°.

L'ébullition et la rotation se poursuivront pendant un temps plus long si on condense la vapeur au moyen d'une coupe d'eau froide, ou mieux encore, de glace F.

prévoir : 1. Les machines devront tourner dans le vide, et devront être enfermées dans d'énormes caissons étanches; la moindre fissure provoquera l'arrêt du moteur. Il faudra donc prévoir plusieurs groupes indépendants les uns des autres. Sur les 800.000 chevaux utiles que fournirait la grande centrale projetée, dix à quinze mille devraient être employés pour pomper les gaz occlus dans l'eau d'alimentation. Le rendement n'en sera donc guère affecté.

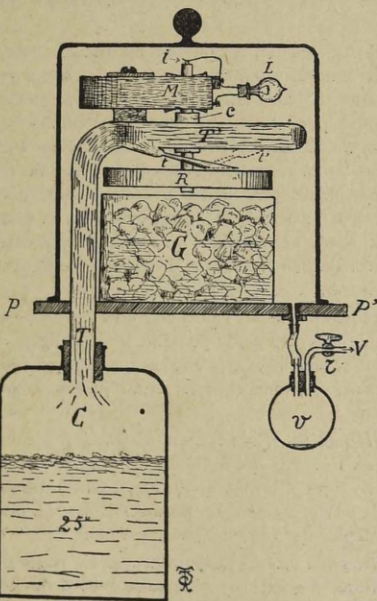


FIG. 4. — MODÈLE RÉDUIT D'UNE TURBINE CLAUDE-BOUCHEROT. — C représente la « chaudière », remplie aux trois quarts d'eau à 25°; TT' est le tuyau d'amenée de la vapeur; t' sont les tuyères d'échappement; elles sont au nombre de trois sortant du tuyau T' enroulé en cercle horizontal concentrique à la roue de Laval R (déjà décrite et dessinée dans la chronique du 11 mars). L'arbre de cette roue tourne dans les cousinets C attachés par une barre transversale au tuyau T'. M est une petite magnète, capable de faire briller une lampe L, et dont l'induit est fixé sur l'axe de la turbine. G est un vase à glace destiné à la condensation.

Cet ensemble est maintenu dans le vide grâce à la platine pneumatique PP' sur laquelle s'applique une cloche; l'air est

aspiré au moyen d'une pompe, par l'intermédiaire de la bouteille v, grâce à laquelle l'eau de condensation ne peut s'écouler dans la pompe. La roue R fait plusieurs milliers de tours par minute, et cette rotation, une fois le vide établi, se poursuit après fermeture de v et arrêt de la pompe, jusqu'à ce que la glace G soit fondue.

2. Le faible rendement économique des turbines fonctionnant entre 25° et 5° (environ 7 %!) nécessite l'entrée et la sortie de quantités formidables d'eau tiède et froide (environ 10.000 m<sup>3</sup> par seconde!). Mais comme cette matière ne coûte rien, et qu'elle est fournie sensiblement au même niveau que les machines, ce transport n'exigera pas une dépense considérable. Une seule turbine ne pourrait « avaler » une nourriture aussi abondante. Il en faudra donc monter un très grand nombre en parallèle, ce qui facilitera le sectionnement dont il est question ci-dessus (fig. 4). Pour que cette eau se vaporise rapidement en amont et condense rapidement les vapeurs en aval, on la débitera dans les turbines sous forme de jets offrant une très grande surface active.

3. L'entrée des eaux à 25° et à 4°, et l'évacuation des eaux à 20° et à 9° doivent se faire sans mettre les turbines en communication avec l'air extérieur.

MM. Claude et Boucherot n'ont pas cru à propos de publier comment ils réaliseraient cette condition; de fait cela n'offrira pas très grande difficulté : les eaux à 25° et à 4° seront aspirées automatiquement par le vide des caissons; il n'y aura donc de ce côté qu'à régler l'admission; les eaux à 20° et à 9° (eaux de déchet) s'évacueront d'elles-mêmes si les tuyaux de descente ont une hauteur supérieure à 10 mètres, puisque dans ces conditions la pression des eaux en N et M sera plus grande que la pression atmosphérique (fig. 5).

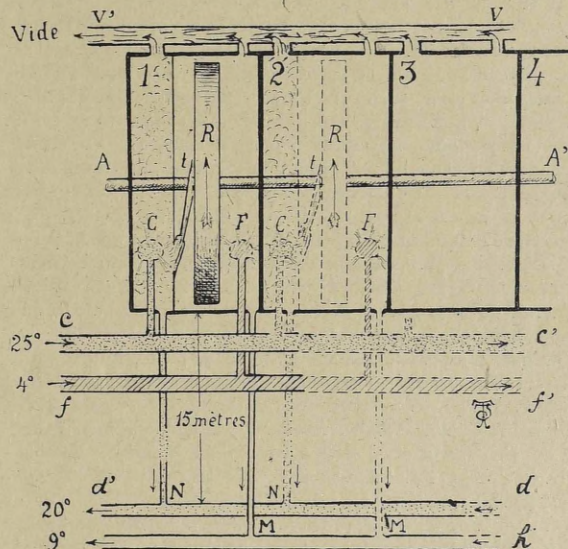


FIG. 5. — SCHEMA D'UNE RÉALISATION INDUSTRIELLE DE LA TURBINE CLAUDE-BOUCHEROT. — Une série de chambres hermétiques 1, 2, 3, 4... renfermant chacune une roue de Laval R (figurée seulement dans les deux premières), un compartiment à vapeur C avec tuyère d'échappement t, et un compartiment à condensation F.

Dans ces compartiments débouchent des espèces de pommes d'arrosoir C, F, y pulvérisant respectivement l'eau tiède et l'eau froide, de telle sorte que ces eaux, offrant une énorme surface libre, agissent très rapidement. Ces eaux sont aspirées grâce au vide réalisé dans les chambres par les tuyaux VV' : elles arrivent donc automatiquement par CC' et FF', qui communiquent avec les eaux superficielles (25°) et les eaux de fond ramenées à la surface (4°). On n'a que le soin de régler convenablement le débit. Les eaux usées (20° et 9°) s'écoulent dans des tubes verticaux d'une quinzaine de mètres de longueur. Ces tubes étant toujours pleins, la pression en N et M est supérieure à la pression atmosphérique, de sorte que l'évacuation se fait sans que les chambres 1, 2, 3, 4... soient mises en communication avec l'air extérieur.

Le travail de toutes les roues est communiqué par le même arbre AA' à l'alternateur, non représenté sur la figure.

Reste la question financière. On a trouvé des capitaux pour les charbonnages, pourquoi n'en trouverait-on pas pour se passer de la houille?

L. Figueri (qui n'était pas le premier venu!) n'écrivait-il pas en 1871 que l'éclairage électrique n'entrerait jamais dans la pratique?

J. TILIEUX.

## Le clerc sous le harnois<sup>(1)</sup>

J'ai enfin entre les mains l'anthologie défaitiste, éditée par la revue *Les Humbles*, où les extraits de mon *Humaniste à la Guerre* tiennent une si belle place.

J'y suis en bonne compagnie. Si je ressentais quelque gêne à figurer là, je me rassurerais dès les premières pages.

Bossuet, Fénelon (mettons vite en avant les évêques!), Sénèque, Montaigne, Clemenceau, Hugo, Tacite, Lavedan, Lamartine, Hérodote, La Rochefoucauld, viennent tour à tour déposer contre la guerre et ses horreurs. Mais le témoin le plus précieux, c'est l'empereur Napoléon, qui déclare sans sourcilier qu'elle est « un métier de barbares ». Napoléon était un défaitiste.

Au fait, que veut donc dire le mot?

Rien, absolument rien. Voilà pourquoi on l'a très justement proscrit du vocabulaire académique, où tous les mots sont tenus sous peine d'exclusion, de signifier quelque chose. Mais l'usage courant n'est point si difficile et accueille même avec enthousiasme les mots dénués de sens. Il accueille encore mieux ceux qui en ont plusieurs, se prêtent complaisamment à tous les malentendus, et offrent ainsi des secours inestimables aux besoins de la pensée et de l'action. Le mot « libéral » est un de ces mots bénis.

C'est pour suivre l'usage que j'ai qualifié de défaitiste ce « recueil de devoirs choisis », destiné à l'enseignement de la paix. On se plaint de la surcharge des programmes scolaires. Voyez qu'on veut encore apprendre la paix aux enfants. J'ai su cela par un article de M. le général Percin. Trouver mon nom parmi tant de grands noms m'a impressionné très fort.

Quelques illustrations rehaussent le texte. La couverture présente un soldat en képi et un soldat en casque à pointe qui s'embranchent de leurs baïonnettes. Celle du Français traverse la poitrine de l'Allemand; celle de l'Allemand perfore la gorge du Français. Ils sont morts, et ils restent droit raidés comme des pantins de carton, car, le Français tombant à genoux et l'Allemand écartant les jambes, tous deux se tiennent en équilibre.

On a vu la chose, paraît-il. Du moins, je l'ai lu, dans des journaux qui n'étaient pas des journaux bolchevistes. Ces hommes sont des prolétaires. L'inscription l'explique : « Prolétaires de tous les pays, égorgez-vous. » Mais entendez l'ironie. Le vrai sens est : « Prolétaires, gardez-vous bien de vous égorger. »

Une deuxième gravure montre un cimetière noir, parsemé de croix blanches, vers lesquelles rampent des ombres indiscernables : « Femmes, faites des enfants... »

Sur la troisième, un homme s'écroule, à la renverse, les bras en croix, sous la flamme de l'obus. La légende énumère ainsi tous les motifs pour lesquels il a pu mourir : « Pour le Kaiser, pour la paix, pour la révolution, pour la république », pour Schneider, pour le roi, pour la Kulture, pour le tzar, pour la civilisation, pour Krupp, pour la peau, pour la liberté, pour Dieu, pour la patrie, pour l'humanité, pour Allah, pour la vie, pour la mort. » Comptez encore, s'il vous plaît. Je crois bien qu'il n'en manque aucun.

J'ai montré ces images autour de moi et n'ai rencontré personne à qui elles n'aient paru horribles et scandaleuses.

(1) Après *l'Humaniste à la Guerre*, *Décadi*, *l'Alouette de Pâques*, *l'Hôtelier du Bacchus sans tête*, voici que Paul Cazin va publier, chez Plon, un nouveau livre : *Lubies*, dont nous avons déjà publié maints chapitres, et dont nous extrayons encore ces pages.

Mais c'est de la propagande pacifiste qu'on se scandalise. Ce sont les idées antipatriotes qui font horreur.

On sait que la guerre est laide et cruelle, on s'y résigne. Trop insister là-dessus paraît d'une banalité fatigante ou d'un exemple dangereux. Car on ne veut pas croire que ces images affreuses persuaderont jamais l'humanité entière de cesser de se battre, parce que se battre est affreux. Et, comme il se trouvera toujours quelqu'un pour vouloir battre les autres, on ne veut pas être battu.

Ainsi raisonnent les gens, autant que j'ai pu comprendre. Quelle détestation que leur inspire la guerre, ils ne refuseront pas de marcher, quand on leur commandera, sous peine de mort, de se battre à mort. Ils se battront. Or, la propagande pacifiste tend à empêcher le soldat de marcher, quand il le faudra. Et il le faudra tôt ou tard, de gré ou de force. Aucune imagerie, si horrique soit-elle, n'arrachera des consciences que la guerre est nécessaire, fatale, inévitable.

A la juger, de là, respectable et sacrée, il n'y a pas loin. L'idéal même de la paix offusque le goût, semble inconvenant. On s'indigne qu'un monument aux morts exhibe un personnage brisant une épée, alors que Dieu promet, par la bouche du Psalmiste, qu'il détruira et brûlera les armes offensives et défensives.

Il est vrai que le Seigneur des Armées n'était point un pacifiste, mais un pacificateur. C'est lorsque Israël aurait dominé l'univers, qu'on devait, d'après les prophètes, changer les glaives en charrues. Et chacun serait allé se reposer sous sa vigne ou sous son figuier, — en attendant la prochaine mobilisation.

Dépendre des calamités de la guerre, n'est donc plus qu'une question de littérature. Elle n'est pas négligeable dans les nations éclairées.

La matière abonde en développements et prête aux beaux effets de style. Elle alimentera encore le lyrisme et le pathétisme des générations à venir; maîtres et élèves peuvent s'y exercer indéfiniment. Qui sait? nous lui devons peut-être un heureux renouveau de la « plaintive élégie », qui est un genre bien touchant et qu'il serait fâcheux de voir disparaître à tout jamais de notre domaine poétique.

Je regrette de ne pas trouver, parmi ces morceaux choisis, les fiers sarcasmes de Paul-Louis Courier, dans sa *Conversation chez la comtesse d'Albany*. Ils sont de premier choix, vrai modèle du genre. Plus encore les réflexions du cheval raisonnable sur nos exploits guerriers, au troisième livre du *Gulliver*. Elles sont incomparables. Nulle part la méchante bête qu'est l'homme n'a été fouaillée avec un mépris plus hautain. Malgré tout, dans l'expression vengeresse de la colère, de l'indignation, de la pitié, de la douleur, ceux de mes contemporains que je vois à mes côtés font très bonne figure : Barbusse, Jolinon, Dorgelès, Werth, Duhamel et nombre d'autres.

L'art puissant et populaire de M. Henti Barbusse lui a, je ne dirai pas conquis, — le mot conquérir pouvant le désobliger, — mais gagné des millions de lecteurs. Le public bourgeois et patriote, épris d'émotions violentes, a pleinement rendu justice à son mérite.

Mon invendable *Humaniste* n'avait à sa disposition qu'une esthétique périmée. Les Français qui le liront, s'ils ne sont Grecs et Romains, au lieu de livre n'auront qu'un lourd faix entre les mains. C'est lecture de lettré, de clerc, de pédant. Et il n'y a plus de lettrés chez nous, depuis qu'Anatole France est mort.

L'éditeur des *Humbles* n'a cité de ce journal que les pages où je m'applique à maudire la guerre de mon mieux, et à donner une forme éloquente aux réflexes de ma sensibilité. Il n'allait pas à son propos d'apprendre aux enfants des écoles les raisons particulières qui m'attachent à une patrie. Mais ces raisons valent pour moi, et je conviens que, pour d'autres, elles ne valent point.



J'ignore s'il y a des soldats qui ont l'inexplicable dévouement de défendre jusqu'à la mort :

Des honneurs et des biens dont ils n'ont point leur part

comme dit M. Georges Pioch, en vers d'ailleurs excellents.

Non, je vous le jure, je n'en sais rien; je ne connais pas les questions sociales. Si cela est, je crois seulement que ma patrie serait prudente en donnant vite à tous ses citoyens de sérieuses raisons de l'aimer et d'avoir, à l'occasion, bonne volonté de la défendre. Pour moi je sors d'une école où l'on apprend avant tout à se connaître soi-même. C'est de moi seul, et pour moi seul, que je réponds.

On a judicieusement observé que, si je m'étais bien connu, je n'aurais pas commencé par me qualifier humaniste, l'humaniste étant « celui qui est nourri de toutes les sagesse d'autrefois, qui a butiné tous les poètes ».

Je ne prétends pas si haut. C'est tout juste si je représente, comme on dirait en zoologie, l'espèce du lettré commun, *litteratus communis*. Mes notes n'offrent que le témoignage d'un homme qui a puisé dans l'étude quelques principes de conduite, et auquel la culture classique a donné des idées claires.

Mais qu'on veuille être indulgent à ce titre trop ambitieux. Des honneurs et des biens qu'un Français cultivé peut avoir à défendre, les biens spirituels sont les seuls qui lui semblent valoir le sacrifice de sa peau. Je me suis exagéré la valeur de mon trésor pour me donner du courage.

Le courage, qu'est-ce donc? sinon le mépris raisonné du danger, sinon un acte efficace de volonté et d'intelligence. On peut se vanter d'être courageux dans la mesure où l'on peut se vanter d'être intelligent. Qu'est donc qu'une bravoure qui n'a pas à braver, à dominer la peur, la peur qui n'est autre, dit la Sagesse de Dieu, que la débâcle de la tête, la défection de l'âme? L'homme qui n'a peur de rien, parce qu'il est inconscient ou seulement oublié du danger, n'est qu'une brute méprisable, ou le devient; il a perdu son âme pensante.

Il m'arriva jadis de proposer à un journal très patriote une nouvelle où je disais, à propos de la guerre, que « tout le monde a peur ». On me jugea inconvenant, on me corrigea au crayon bleu par : « il est permis d'avoir peur ».

Bien obligé de la permission, mais ici elle n'avait que faire.

Avoir peur veut dire, à la fois, éprouver de l'épouvante et céder à l'épouvante. Le premier cas n'a nul besoin d'excuses; le second n'en mérite aucune. Il est requis d'avoir peur pour être vraiment courageux; il est interdit d'avoir peur sous peine d'être lâche.

Les hommes ont plus ou moins de courage physique, et les humanistes en ont moins que personne. « Du courage physique! » s'écrie Claudine dans sa *Retraite sentimentale*, « le beau mérite quand on n'a peur de rien! »

Comme les grands esprits se rencontrent! Cette logicienne professe la doctrine de Messieurs de Port-Royal, d'après laquelle « la bravoure ne serait qu'une émotion du cœur, causée par la chaleur du sang qui excite la faculté irascible et ôte à l'âme la connaissance du péril ».

Or, il ne faut pas perdre connaissance, pour rester homme. Il faut connaître, comprendre et juger, jusqu'au bout. Ne fait-on pas un mérite, même à ceux qui meurent dans leur lit, d'avoir jusqu'au bout gardé leur connaissance?

Ah! le terrible lièvre que lèvent ces *Humbles*, en me mettant sur la question de la guerre. J'ai eu le temps de songer dans mon gîte, de me demander pourquoi je m'exposais à mourir. Venez donc ici, prolétaire, que j'essaie de vous l'expliquer.

Vous n'êtes pas mort, puisque vous êtes là; vous avez fait la guerre, à l'usine, grassement payé. Moi, petit bourgeois, j'ai crevé

la misère, cinq ans. D'autres ont été plus à plaindre, je le sais. Tous les jours, des gens meurent pour rien, par crime ou par accident.

C'est un mémorable accident qu'une guerre, dans la vie d'un humaniste. Car mettons, pour faire court, qu'humaniste il y ait. Le mot ne doit pas vous effrayer; il est un peu de la famille du mot humanitariste.

Or donc, l'humaniste part, il s'en va en guerre, à l'appel de la Patrie, déguisée, pour la circonstance, en gendarme.

Mais, si le gendarme peut devenir l'ultime raison de sa sagesse, il n'en est pas le commencement. Sous le gendarme, l'humaniste voit d'abord la Patrie. Il voit un ordre social dont il a bénéficié et auquel il se sent redevable; il voit les Lois, auxquelles il obéit, « non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles sont les Lois ». Il est formé à la règle, à la discipline, par l'éducation même de son esprit.

Vous croirez peut-être que, parce qu'il fait métier d'être intelligent, il a la conviction de participer à une juste guerre, de faire la guerre du droit?

Brave homme! L'ennemi, lui aussi, croit faire la guerre du droit. L'humaniste a-t-il le temps, le moyen de s'en informer? D'ailleurs, votre Jean-Jacques Rousseau ne veut pas qu'il s'en mêle. Et quand l'humaniste saurait, de science certaine, que sa patrie est injuste, se permettra-t-il d'être injuste, à son tour, en manquant à sa patrie?

Voilà un pays en l'air, des camions partout, des chevaux, des trognes armées, comme dit un écrivain de l'ancien régime. Réfléchissez donc au milieu de tout cela. L'humaniste essaie de réfléchir. Toutes sortes d'idées lui viennent, vraies et fausses; tout ce qu'il a appris lui remonte à la mémoire.

Il songe à l'idée que ses pères se sont faite de la patrie. Il sait Cornélie par cœur; mais il doit s'avouer que gloire, valeur, vertus guerrières sont de beaux mots, auxquels d'autres beaux génies de sa race sont demeurés merveilleusement indifférents.

Descartes fut soldat, à peu près comme nous sommes touristes, pour voir le monde, courir les auberges et porter un sac d'alpiniste; il méprisait les gens de guerre, aussi sincèrement que Bourdaloue, Pascal et Saint-Evremond. Et croyez-moi, si le P. Bouhours, cet élégant Jésuite du grand siècle, avait eu à effectuer le passage du Rhin sous les ôbus, il se serait montré moins brave que le P. Doncœur.

L'humaniste prendra plutôt le P. Doncœur pour modèle; mais il songe encore que, dans cette multitude, chargée de sacs et de fusils, il y a une poignée à peine d'engagés volontaires. Que si donc les autres ne sont pas là, sous ce harnois, volontairement, comment pensez-vous qu'ils y soient? — Forcément. Ce sont des forçats.

Et l'humaniste ne veut pas être un forçat. Contre toute force qui l'opprime, il défendra son seul bien, sa liberté intérieure. Il cherche au fond de lui des raisons d'engager dignement sa volonté. Une bonne tenue morale le tient plus en souci que la tenue d'ordonnance. Il n'a pas la tournure martiale, et l'uniforme lui sied peu brillamment.

Car voilà la guerre qui déploie ses splendeurs, voilà les drapeaux, les chamarrures, la cocarde et le pompon, tout cet appareil, ce déguisement, cette grimace, dit Pascal, destinée à séduire l'imagination des hommes, à duper le monde.

L'humaniste sait que tout cela se fripera plus vite qu'une toilette de bal masqué. La guerre, pour lui, c'est du sang et de l'ordure. Et il supportera la guerre, parce que, pour un homme juste, pour un homme raisonnable, ce n'est pas la douleur, ce n'est pas la saleté, qui sont insupportables, c'est l'injustice et la déraison.

L'humaniste ne vous dit pas qu'il a découvert la raison pour

quoi deux hommes dont les gouvernements sont en querelle, mais qui n'ont nulle querelle entre eux, s'enfoncent une baïonnette dans le ventre et dans le cou. Il vous explique pourquoi, lui-même ne lève pas la crosse en l'air, à la mobilisation. Qu'il y ait d'autres moyens que la lutte sanglante, pour sauver la patrie à tel moment donné, il ne s'en reconnaît pas juge. La patrie lui demande sa peau, il la donne.

— Mais, me dites-vous, ce n'est pas tant de cela qu'il s'agit. La patrie ne tient pas à perdre ses humanistes, qui sont de bons et brillants sujets, qui ne font jamais de révolutions. Vous devez faire mieux que de mourir; vous devez courir sus à l'envahisseur et le tuer net.

Bah! je veux bien, mais je vous avertis que je ne suis pas fort dans le métier.

Si la patrie veut de bons soldats d'attaque, qu'elle les choisisse ailleurs que chez les humanistes. Ils ne savent pas aussi bien tuer que le bourreau du comte de Maistre; ils savent mieux se faire tuer.

Vous les jugez trop passivistes? Faites réflexion que de nombreux soldats servent efficacement la patrie en se laissant tuer par leur artillerie nationale, soit qu'elle tire trop court par mégarde, soit qu'elle ait reçu l'ordre de « tirer dans le tas ».

Pour ses ponts et chaussées, la patrie prend des ingénieurs, des chimistes pour ses laboratoires, des architectes pour ses monuments. Que ne prend-elle comme soldats des gens qui ont la vocation du meurtre? On a fait cela pendant des siècles, ces siècles d'obscurantisme, où l'on ne connaissait pas les guerres de peuples.

J'avoue cependant qu'à l'occasion un humaniste saurait se défendre activement. S'il habite les Marches, les confins et qu'il soit exposé au premier choc de la horde ennemie, pourquoi ne défendrait-il pas, aussi bien qu'un autre, sa famille, son champ, sa maison? Avez-vous remarqué, à ce propos, comme il y a

loin du patriotisme d'un Lorrain à celui d'un Marseillais?

L'humaniste « de l'intérieur » peut avoir le sentiment de combattre pour ses intérêts matériels, mais ils seraient peut-être encore mieux sauvegardés par les concessions du défaitisme; ce ne sera donc pas à ces biens matériels qu'il fera, en son âme et conscience, le sacrifice de sa vie.

Il a une maison, une famille, quelques meubles, quelques livres, et il a aussi la cathédrale de Reims. Le patrimoine artistique de la France est à lui puisqu'il en protège, et, si ce patrimoine souffre, il souffrira. Or, le meilleur moyen de défendre la cathédrale de Reims serait de ne pas la défendre du tout; l'entourer de régiments est le plus sûr moyen de la faire bombarder.

Si l'humaniste ne meurt pas pour l'amour d'une cathédrale, pensez-vous qu'il meurt pour l'amour de la patrie?

Il ne meurt pas par amour, il ne meurt pour l'amour de rien, encore moins pour l'amour d'une entité. On aime une personne, sa femme, ses enfants. Si l'humaniste est chrétien, il aimera Dieu qui est une personne. Il en est même trois, le Dieu des chrétiens, il y a là de quoi aimer.

Je vais vous dire pourquoi, par quoi et de quoi l'humaniste sera mort à la guerre. D'orgueil.

Oui, il arrive un moment, où il n'y a plus rien en lui, ni Socrate dans sa tête, ni sa femme dans son cœur, plus rien que le sauvage instinct de la conservation animale. Et cet instinct le pousse à quitter son poste.

Mais, s'il échappe aux balles ennemies, le malheureux, c'est le gendarme qui l'étend d'un coup de pistolet, c'est son cousin germain qui le fusille... Il lui reste donc à savoir ce qu'il y a de plus honorable. C'est une façon de mourir pour l'honneur.

L'anthologie des *Humbles* a oublié l'honneur, en énumérant les motifs pour lesquels un homme peut mourir.

PAUL CAZIN.

## Les idées et les faits

### Chronique des Idées

#### Apostolat social de Mgr Scheppers

Victor Scheppers n'est pas un oublié, ni un méconnu. Son éclatant mérite a percé sa modestie, son nom s'est perpétué dans des œuvres puissantes. Il a tracé dans l'histoire de notre renaissance religieuse et sociale d'après 1830, un sillon qui ne sera pas effacé.

Malines surtout, où il est né quand « son siècle avait deux ans », où il mourut en 1877, orné de la triple auréole de ses vertus, de ses mérites et de ses souffrances, Malines a fidèlement gardé sa mémoire et lui a voué une vénération et une reconnaissance impérissables.

Faut-il s'en étonner? A l'aurore de notre indépendance nationale, devant les ruines accumulées par les régimes antérieurs, Victor Scheppers, prêtre, bientôt chanoine, plus tard prélat, investi de la pleine confiance des cardinaux archevêques Sterckx et Dechamps, entreprit, avec une remarquable intelligence des besoins de l'époque et une persévérante énergie, la grande tâche de restauration religieuse et morale qui lui fut dévolue par la Providence.

Comme l'Eglise belge avait souffert; quelles pertes elle avait subies, sous le « despotisme éclairé » de Joseph II, destructeur de nos séminaires, sous la République française, qui poursuivit avec acharnement son programme de laïcisation, sous la tyrannie de Napoléon, qui s'appliquait à vincer la hiérarchie et sous

celle de Guillaume I<sup>er</sup>, qui supprima les écoles confessionnelles, les collèges, les séminaires épiscopaux avec tous les ordres enseignants, pour ériger sur leurs ruines le monopole d'Etat le plus odieux!

Enfin, le joug fut brisé par la Révolution de 1830, et la liberté d'enseignement proclamée par la Constitution ouvrit, sur tous les points du pays, un vaste champ à l'apostolat.

C'est vers l'enseignement que l'abbé Scheppers, ordonné prêtre en 1832 — le premier auquel l'archevêque Sterckx imposa les mains — tourna aussitôt ses regards, en préluant à sa féconde carrière, dans la maison de campagne de ses parents, le Tivoli de Waelhem, par un essai d'instruction religieuse dispensée aux enfants du village. Il a merveilleusement compris que l'école est l'œuvre vitale et il s'y donne tout entier avec sa foi ardente et son cœur d'apôtre.

Malgré la pénurie de ses ressources — car il n'est pas près d'entrer en jouissance de son riche patrimoine — avec l'aide de trois braves jeunes gens qui seront le noyau de la fondation dont il porte déjà, peut-être, la pensée en son esprit, il ouvre, le 2 février 1835, rue des Béguines, une école méridienne (entre 12 h. 1/2 et 1 h. 1/2 de relevée) et dominicale, à l'usage des enfants du peuple. Voilà le grain de sénévé d'où sortira l'arbre aux puissantes ramures, tel est l'humble point de départ de grandes œuvres.

École quotidienne en 1837, transférée le 21 septembre 1844, rue Mélane, où elle est devenue l'*Institut Scheppers*, orphe-

linat de 1849 à 1851, elle sera définitivement transformée, à cette dernière date, en pensionnat, sous le vocable de « Saint-Vincent de Paul ». Berceau de l'Institut des Frères de Notre-Dame de Miséricorde, cette maison doit être considérée comme l'établissement principal créé par Mgr Scheppers. L'école populaire avait émigré, dès le 1<sup>er</sup> août 1849, à l'hospice d'Olivet, dans le Kattenberg, et de là au quartier Notre-Dame au-delà de la Dyle, pour essaimer en diverses écoles paroissiales.

C'est à la création de la modeste école de la rue des Béguines que se rattache l'institut qui perpétuera le nom de Victor Scheppers dans l'Eglise et prolongera son action bien au-delà de la tombe.

\* \* \*

La congrégation religieuse des Frères de Notre-Dame de Miséricorde est née le 25 janvier 1838, sortie du cœur magnanime de l'humble et illustre chef d'école et, pour ainsi dire, tenue sur les fonts baptismaux par l'archevêque Sterckx qui, l'année suivante, en approuva les statuts. Elle trouva son origine providentielle dans la nécessité tôt reconnue d'assurer à l'enseignement la stabilité, elle jaillit en quelque sorte, de la charité dont débordait l'âme apostolique du fondateur. Embrassant dans sa pensée les besoins les plus urgents de l'époque, il conçut l'idée d'un institut religieux, à la fois enseignant et hospitalier, qui se consacrerait, sous le patronage de la Vierge compatissante, à l'exercice des œuvres spirituelles et corporelles de miséricorde, d'une manière toute spéciale, à l'instruction des enfants, au service des malades, des infirmes, des vieillards trop souvent livrés à un cruel abandon, à la réforme et à la réhabilitation des prisonniers.

Voilà bientôt quatre-vingt-dix ans qu'il existe, toujours fidèle aux consignes, parfois héroïques, qu'il a reçues, toujours animé de ce dévouement sans relâche aux misères humaines que lui inspira son fondateur. Du vivant de celui-ci, il s'était propagé déjà en Italie, en Angleterre, où il a conservé d'importants établissements, il a pénétré, en ces derniers temps, au Canada et au Hollande.

A la tête de ces religieux dans lesquels il ne cessera d'allumer et d'entretenir la flamme de son zèle, celui qui fut leur premier supérieur général, dilatera leur champ d'action, il multipliera les œuvres enseignantes et charitables.

Il fonde, en 1861, le *Pensionnat Saint-Victor*, d'Alsemberg, et la vigoureuse impulsion qu'il donne à ses Frères ne se ralentissant pas, ils établissent l'*Institut Saint-Stanislas*, avec classes payantes et gratuites, à Etterbeek; un troisième *Pensionnat*, celui de *Saint-Nicolas*, à Anderlecht; ils ouvrirent des écoles moyennes à Anvers : l'*Institut Saint-Eloi*, et à Heyst-op-den-Berg, l'école primaire *Saint-Pierre*, à Blauwput.

Toute cette brillante efflorescence d'œuvres scolaires a germé et s'est épanouie sous le souffle de la charité dont Mgr Scheppers fut l'inspirateur.

\* \* \*

Mais le zèle de celui qui méritera d'être surnommé le Vincent de Paul de Malines, ne se confina pas dans la sphère de l'enseignement.

Avec une commiseration infinie, ce noble cœur se penchait sur toutes les détresses, sur toutes les infortunes. Nul n'a pu savoir, et moins encore compter, les aumônes qu'il a répandues, enveloppées de la plus délicate discrétion, dans le sein des malheureux. Il donnait avec une munificence princière, disons plutôt chrétienne. En 1849, il crée l'hospice d'Olivet pour y recueillir les épaves de la vie humaine, les vieillards délaissés. Il envoie ses Frères, comme des anges consolateurs et des infirmiers experts, au chevet des malades et on les verra affronter les dangers de redoutables épidémies. Il aura pitié des enfants abandonnés et ouvrira l'orphelinat de la Mélane comme ses fils, fidèles à sa pensée, construiront l'orphelinat et l'école de Wetteren, celui de la *Sainte-Famille*, à Herenthals.

Mais l'œuvre privilégiée de ce grand bienfaiteur de l'humanité et peut-être, sa plus hardie initiative, fut l'œuvre des prisons. Il eut l'intuition de la profonde infortune de ceux que la société rejette et excommunique et qui, hélas! croupissaient, à cette époque, dans l'abjection. Il mesura tout de suite du regard l'étendue du bien qui pourrait être réalisé parmi ces malheureux et il se sentit au cœur l'ambition de les régénérer, de les réhabiliter au moins devant Dieu, de leur refaire une vie d'honnête homme. Il fut

des tout premiers à saisir la situation lamentable des jeunes délinquants pour lesquels la promiscuité hideuse des maisons de force en faisait des écoles du vice, des antres de corruption.

Sous l'empire de ces sentiments, Mgr Scheppers n'hésita pas à confier à ses religieux cette noble et délicate mission de relèvement. Prisonniers volontaires, ils s'enfermeront dans ces sombres séjours, partageant la vie des prisonniers, déploieront à l'infirmerie toutes les ressources et toutes les industries de la charité, prodigueront à ceux-là même qui sont le rebut et la lie de la société, toutes les marques du dévouement le plus affectueux. Dans l'exercice de leurs fonctions, ils ne seront armés que de leur chapelet et cette arme spirituelle en imposera davantage aux pires criminels que le sabre ou la matraque du garde-chiourme.

Un homme se rencontrera, M. Diépétiaux, inspecteur général des prisons, qui entrera généreusement dans ces vues. Des ministres catholiques, préposés au département de la Justice, s'élèveront à la hauteur de cet admirable programme de réforme pénitentiaire. C'est ainsi qu'en 1841, les Frères de Notre-Dame de Miséricorde verront s'ouvrir devant eux les portes de la prison de Vilvorde, deux ans après, ils sont chargés de l'infirmerie de la prison de détention militaire à Alost et de la maison de force à Gand. Leur merveilleux apostolat s'exercera surtout avec des fruits abondants dans les pénitenciers de Saint-Hubert, dès 1844, et de Namur, en 1871, qu'ils transformeront en maison de redressement moral et d'éducation :

Le nombre de malheureux qu'ils ont arrachés au désespoir ou tirés de l'abrutissement, Dieu seul le sait. Ah! ils n'ont pas caressé la folle utopie socialiste de faire de la prison, un paradis pour énerver la sanction et presque récompenser le crime par un traitement de faveur. Mais dans des geôles, qui étaient souvent un bague infernal, par l'ascendant de la vertu, ils ont fait régner l'ordre, la décence, ouvrant les voies à l'influence et au ministère du prêtre aumônier, désarmant les haines et versant dans les cœurs ulcérés le baume consolateur et le courage de la résignation.

Comment expliquer, autrement que par le sectarisme de la libre-pensée, que ces admirables moralisateurs, sur la conduite desquels pas une plainte ne s'était élevée, pas un grief n'avait été formulé, furent impitoyablement bannis, arrachés à leur poste de dévouement, sans autre crime que le port de l'habit religieux, par des ministères libéraux, de Vilvorde, en 1862, et de Gand en 1869, sous le ministère Rogier-Frère-Orban, de Saint-Hubert, et de Namur, en 1878, sous le ministère Frère-Orban-Bara.

\* \* \*

La Providence a ses voies mystérieuses et sait, quand il lui plaît, tirer une œuvre de l'obscurité pour la mettre sur le chandelier. Chargé par Pie IX de réformer le pénitencier de Sainte-Balbine, au pied de l'Aventin, pour jeunes délinquants, son aumônier, un prélat belge de haute distinction et de grand mérite, Mgr de Mérode ne crut pas mieux répondre à la pensée du Souverain-Pontife, le dernier Pape qui régna sur Rome, qu'en appelant à l'aide, en 1854, les Frères du chanoine Scheppers. Bravant toutes les difficultés du climat, de la langue, ils s'en allèrent planter, dans la Ville éternelle, l'étendard de la Miséricorde et, en peu de temps, au prix des plus durs sacrifices, ils firent de Sainte-Balbine une maison modèle, l'asile où fut sauvée de la corruption et entraînée au bien une jeunesse qui se perdait jusque-là dans la prison commune.

Sait-on que la première prison cellulaire est due à l'initiative de Pie IX, dont une presse aux gages de la franc-maçonnerie, s'acharnait à décrier le gouvernement? C'est *San-Michele* où ce régime fut introduit pour la première fois, avec des tempéraments par le travail et les leçons en commun, qui corrigeaient les inconvenients du système, et ce furent les Frères malinois qui ayant pris Saint-Michel sous leur direction y réalisèrent des merveilles d'amélioration morale et religieuse. Ils dirigèrent, avec non moins de succès, aux Thermes de Dioclétien, un établissement de trois cents détenus adultes.

Lorsque Pie IX voulut, en plein Borgo, entre le Vatican et le Fort Saint-Ange, ouvrir des écoles pour la masse d'enfants grouillant sur le pavé, il fit confier celle des filles aux Sœurs de la Providence de Champion, celle des garçons aux Frères de Miséricorde. C'est la maison Saint-Pie, fondée en 1857, qui, agrandie, fut le centre principal de la Congrégation en Italie — où elle eut au moins une douzaine d'établissements, — en même temps

qu'on y établit le noviciat et un refuge pour les Frères infirmes.

Un émouvant souvenir se rattache pour nous à cette maison Saint-Pie. Transformée en hôpital de guerre en 1860, c'est là que moururent en héros Jean Moeller et le comte d'Alcantara deux glorieux blessés de Mentana.

Si le gouvernement subalpin, aussi intelligemment inspiré que les sectaires belges, a chassé les Frères des prisons romaines, ils ont gardé néanmoins Saint-Pie avec l'école voisine, érigée au Vatican par Pie X, et le célèbre établissement agricole, *Vigna Pia*, une des plus belles créations humanitaires de Pie IX, où un Frère belge introduisit la première charrue brabantonne, où, à partir de 1868, les Frères de Miséricorde ont su donner à cette colonie d'enfants et de jeunes gens, une éducation à la fois morale et pratique et imprimer au travail agricole un essor qui a fait l'admiration des adversaires mêmes de l'Église.

En 1869, des Frères de Saint-Pie installèrent l'orphelinat de Notre-Dame des Anges, à Termini, d'où ils furent arbitrairement expulsés, comme ils avaient fondé l'orphelinat Sainte-Anne, à Pérouse, où les avait appelés le cardinal Pecci, le futur Léon XIII.

\* \* \*

C'est à Rome et en Belgique que l'illustre cardinal Wiseman se rendit compte de l'excellence des méthodes pédagogiques des Frères de Miséricorde. Aussi, dès que la législation anglaise autorisa la fondation d'écoles de réforme tant catholiques que protestantes, pour jeunes délinquants, il s'adressa à l'éminent fondateur de l'Institut malinois qui s'empresse de répondre à ses vœux.

*Blythe-House*, première fondation anglaise des Frères, fut la première école catholique de réforme, « certifiée » par le Gouvernement en 1855; elle contenait, dix ans après, cent cinquante garçons. Elle fut plus tard transférée par le cardinal Manning au *Boleyn-Castle*, demeure historique, à *East-Harn*, petit village alors, ville importante aujourd'hui. Cette institution n'a jamais démenté de la confiance des catholiques et fut toujours hautement approuvée par les inspecteurs protestants.

*North-Hyde*, où le chanoine Scheppers envoya ses Frères en 1857, « certifiée » en 1862, par le « Local Government Board », fut un orphelinat qui, à dater de cette époque, recueillit les enfants sortis des *Workshouses*, en application de la loi anglaise permettant aux « Guardians of the Poor » (Commissions paroissiales pour les pauvres) d'envoyer à des écoles catholiques approuvées les enfants catholiques. Longtemps, *North-House* fut la seule institution de ce genre, longtemps aussi, en butte à certaines Commissions hostiles à la direction de religieux étrangers. Le nombre des enfants cependant s'éleva jusqu'à sept cent quarante-huit, en 1870, et ne cessa de jouir de la haute protection du cardinal Manning et de son successeur, le cardinal Vaughan, jusqu'à ce que, en 1903, un comité xénophobe amena les Frères à se retirer, après quarante-six ans du plus admirable dévouement. Ils conservèrent *Boleyn-Castle*, d'autres établissements encore, parmi lesquels le *Pensionnat Sint-Aloïs*, à Highgat, fondé en 1870, où le cadre des études successivement élargi, fait grand honneur à l'enseignement des maîtres et à la valeur des élèves.

\* \* \*

Telle fut, retracée dans ses grandes lignes et fort en raccourci l'action sociale de Mgr Scheppers. Créateur d'un Institut qu'il a placé sous la règle de saint Augustin, et qui s'est fidèlement transmis, comme un héritage d'honneur, l'esprit de miséricordieuse charité dont, fondateur et père, il fut l'héroïque exemplaire, Mgr Scheppers est une gloire de la Belgique renaissante. Il n'a pas seulement développé l'enseignement, porté remède à l'ignorance, il fut un initiateur dans la réforme pénitentiaire, en même temps qu'un grand moralisateur et un admirable bienfaiteur de l'humanité souffrante. A tous ces titres, il a conquis une juste renommée, il a sa place marquée parmi les plus illustres citoyens de la Belgique et, peut-être, un jour, parmi les saints qu'on invoque ici-bas.

Je m'en voudrais de terminer ce faible éloge sans reproduire ici la conclusion d'un article que Mgr Claessens, vicaire-général de Malines, publiait, en 1877, un mois après la mort de Mgr Scheppers, dans la *Revue générale* :

« Ce n'est pas seulement la famille religieuse dont il est le fondateur qui pleure Mgr Scheppers. Sa ville natale dont toute la

population l'entourait d'une considération exceptionnelle, la foule des malheureux que sa douce parole a consolés ou que sa main généreuse a nourris avec une délicatesse toute paternelle, des centaines de jeunes hommes et de pères de famille, dont il a été le guide par sa sagesse et le père par sa bonté, se rappelleront longtemps les bienfaits et célébreront la mémoire de ce prêtre d'élite, qui n'a jamais connu dans la vie que l'oubli de lui-même et le travail pour le bien de son semblable. »

J. SCHYRGENS.

## UKRAINE

### L'origine de son nationalisme

*Professeur I. Lappo* : L'origine de l'idéologie ukrainienne contemporaine. *Uzhôrod (Russie subcarpathique, Tchécoslovaquie)*, 1926 (en russe).

C'est au cours des dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle que l'attention de l'Europe a été attirée pour la première fois sur un nouveau peuple, le peuple « ukrainien », nous dit le professeur Lappo.

La presse austro-hongroise s'en est occupée tout particulièrement. Les desiderata nationaux des Ukrainiens ont été peu à peu portés à la connaissance des gouvernements étrangers. Enfin lorsque les pires catastrophes se furent abattues sur la Russie, une tentative fut faite pour créer un Etat « ukrainien ».

Mais l'idée « ukrainienne », poursuit le professeur Lappo, n'est propre qu'à une partie de l'*intelligentsia* sud-russienne, et cette partie est loin de former une majorité écrasante. Pour ce qui est de la masse du peuple, elle se regarde comme russe.

Quelle est l'origine de cette idéologie ukrainienne? L'auteur y répond ainsi :

La Petite-Russie s'unit à la Moscovie en 1654. Le « Synopsis » paru à Kiev en 1674, ne connaît qu'un peuple russe. La Russie est pour lui une. Ce « Synopsis » fut réédité jusqu'aux années 30 du XIX<sup>e</sup> siècle une trentaine de fois. Il devint le manuel d'histoire de multiples générations tant en Russie proprement dite qu'en Petite-Russie. Ces générations n'ont connu qu'un Etat national russe unique.

La Petite-Russie (Ukraine) a certes offert de tout temps diverses particularités. Les cosaques y jouèrent aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles un rôle fort marquant et demandant à être expliqué. Mais des Petits-Russiens eux-mêmes ne tardèrent pas à publier des ouvrages démontrant l'origine purement russe de ces cosaques.

Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle cependant, nous relevons dans cette littérature petite-russienne un trait qu'on peut regarder comme le germe du mouvement ukrainien. On insiste sur les « droits » spécifiques de la Petite-Russie, toutefois, sans que la moindre allusion soit faite aux particularités ethnographiques du peuple petit-russien. On affirme que la Petite-Russie ne s'est pas soumise au Tsar de Moscou purement et simplement; qu'elle a conclu avec lui un traité lui garantissant l'autonomie.

La commission dite des « députés » de 1767, convoquée par la grande Catherine comptait dans son sein un autonomiste petit-russien, Polétika, député de la noblesse de Petite-Russie.

Un ouvrage paru vers la même époque et intitulé « Histoire des Russes ou de Petite-Russie », ouvrage attribué à tort à George Konisski, l'archevêque bien connu de Russie Blanche, soutient la même thèse. Le peuple russe est pour lui un : nul doute sur ce point. Mais un rôle spécial est attribué par l'auteur aux cosaques. C'est le *Kozatschestro* qui conclut en 1654 avec le tsar le traité qui garantit les droits et l'autonomie de cette Petite-Russie, dont ces cosaques sont la classe dirigeante. Et les ambassadeurs de Moscou jurent au nom d'Alexis-Mikhaïlovitch que le traité sera observé *in vitam aeternam*.

C'est du moins ce qu'affirme l'auteur de l'« Histoire des Russes ». M. Lappo, lui, nie que les ambassadeurs en question aient jamais prêté serment.

\* \* \*

Ce ne furent que la conquête par la Russie de la Crimée et de la Mer Noire d'une part, les partages de la Pologne de l'autre, qui

assurèrent la sécurité de la Petite-Russie, jadis théâtre d'invasions turques, tartares et polonaises, lui permettant de se développer culturellement et économiquement. L'autorité russe, dit M. Lappo, y multiplie les établissements d'instruction. La culture russe influence par celle de l'Europe occidentale y pénètre. L'enseignement laïque se substitue à l'ancienne école petite-russienne strictement ecclésiastique. Avec l'infiltration de la littérature russe ce sont les idées européennes nouvelles, politiques et sociales, qui s'infusent dans le pays. Des universités sont fondées à Kiew et à Kharkow. La vie intellectuelle prend un essor nouveau.

D'autre part, les propriétaires fonciers apportent dans leurs *ousdabas* (terme qui correspond à peu près à la *hacienda* sud-américaine) les us et coutumes de la vie pétersbourgeoise la plus raffinée.

Les Petits-Russiens envahissent en grand nombre l'administration et l'armée. Petits-Russiens cultivés et Grands-Russiens civilisés forment une seule et même classe, travaillant au profit d'un seul État : la Russie. Les uns et les autres sont sujets aux mêmes engouements, aux mêmes tendances, sinon aux mêmes lubies.

Il n'est pas jusqu'à Taras Schevtchenko lui-même, ce poète Schevtchenko dont les séparatistes ont fait aujourd'hui le symbole de l'indépendance « ukrainienne » qui ne soit russe de sentiment. C'est en russe, non en petit-russien, qu'il rédige son journal; la Russie est pour lui « notre patrie »; il écrit en russe d'excellents vers dont M. Lappo cite des spécimens.

Les grandes réformes du tsar Alexandre II trouvent leur répercussion en Petite-Russie, tout comme dans le reste de l'Empire.

Certes, on peut constater par ci par-là quelque exagération dans le patriotisme local petit-russien. C'est ainsi que pour Pantéléimon Koulich, écrivant en 1843, il n'y a jamais eu de peuples plus illustres que les « Grecs et les Cosaques »; et que les chansons qu'on entend aujourd'hui dans les villages petits-russiens, de la bouche des *Kobzari* (espèce de troubadours *sui generis*) ne le cèdent en rien aux œuvres d'Homère. Mais de pareilles rodomontades peuvent fort bien, n'est-il pas vrai, n'avoir rien de commun avec le séparatisme.

D'autre part, de nombreuses institutions officielles russes publient de précieux matériaux relatifs à l'histoire, à la langue, à l'ethnographie petites-russiennes. Des savants russes et étrangers s'attachent à étudier ces matériaux. Et les conclusions auxquelles ils arrivent n'ont que fort peu en commun avec l'idéologie « ukrainienne » contemporaine. Ces conclusions sont partagées par des savants petits-russiens eux-mêmes. Pour l'historien Kostomaroff, la population petite-russienne fait partie du peuple russe au même titre que les Russes de Novgorod ou de Pskov.

Un autre historien, Dragomanoff, radical et révolutionnaire (fin du XIX<sup>e</sup> siècle) est nettement anti-séparatiste.

Dans son « Essai de programme politique et social ukrainien », paru en 1884, à Genève, Dragomanoff qualifie la séparation d'avec la Russie d'« extrêmement difficile sinon impossible » et « dans certaines conditions, de nullement nécessaire pour les intérêts du peuple ukrainien ».

\* \* \*

Dès lors, se demande la professeur Lappo, quelle est donc, dans l'idéologie ukrainienne contemporaine, l'origine de cette haine féroce à l'égard de la Russie qui la caractérise? D'où vient cette tendance à démontrer coûte que coûte que du point de vue ethnographique il n'y a entre le peuple russe et le peuple ukrainien rien de commun?

Cette russophobie, répond l'auteur, n'est pas d'origine petite-russienne, mais étrangère.

A sa base, nous trouvons d'abord l'idée nationale polonaise. A première vue, c'est là un fait presque incroyable, incroyable au point de paraître monstrueux. On n'a qu'à se rappeler les luttes sanglantes et séculaires des Polonais et des Petits-Russiens, les supplices infligés à Varsovie aux hetmans cosaques faits prisonniers, la haine pour les Polonais que respirent les chroniques comme les chansons populaires petites-russiennes. Le fait s'explique, dit M. Lappo. L'idée nationaliste polonaise n'a pénétré en Russie méridionale qu'insidieusement, non à visage découvert. Elle a, il est vrai, reconnu à ce pays le droit de s'appeler *Rus*, mais elle a refusé ce même droit à la Grande-Russie, à la Russie proprement dite, qui pour elle n'est que « Moscovie ». Dans toute son ampleur cette idée est du reste postérieure aux partages de la Pologne.

Dans la Pologne d'autrefois, au contraire, dit l'auteur, on reconnaissait l'unité du peuple russe, bien qu'habitant dans trois États :

Pologne, Lithuanie, Moscovie. On trouve ces affirmations chez le chroniqueur Strykowski, chez l'évêque Martin Kromer, chez l'Italien Guanini qui longtemps résida en Lithuanie, chez bien d'autres écrivains. Du reste, la lutte séculaire de la Pologne et de la Moscovie n'avait-elle pas pour objet de rattacher le peuple russe tout entier à la partie se trouvant déjà sous la domination polonaise? Il fut un moment où la Pologne semblait à la veille de la réalisation d'un tel projet (début du XVII<sup>e</sup> siècle). Elle échoua cependant.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, nous voyons des historiens polonais, des ethnographes polonais, des poètes polonais affirmer que les Petits-Russiens forment une branche du peuple polonais, non du peuple russe. C'est la même offensive sous une forme modifiée. Les Polonais ne tiennent du reste pas outre mesure à démontrer le bien-fondé de cette thèse : il leur suffit d'accréditer celle de la non-parenté ethnographique des Petits-Russiens et des Grands-Russiens.

A côté de l'idéologie nationaliste polonaise, nous voyons un autre facteur encore : la *Staatsidee* de la monarchie autrichienne.

Les partages de la Pologne avaient enrichi l'Autriche de la Galicie, province à population en partie russe. A partir de la guerre russo-turque de 1829, nous constatons que la crainte de la Russie commence à dominer de plus en plus le gouvernement autrichien. Les Russes de Galicie sont en conséquence baptisés Ruthènes. L'autorité autrichienne veille jalousement à les empêcher de prendre conscience de leur unité avec le reste du peuple russe. Mais lorsque, en 1848, les peuples de l'empire d'Autriche commencent à réclamer leurs droits nationaux, l'assemblée populaire russe de Lwow fait entendre, par les sentiments qu'elle exprime en un langage imagé, des accents tout à fait russes. Le mouvement national russe en Galicie orientale prend une intensité de plus en plus grande. Les Russes de Galicie ne pensent pas, du reste, à se séparer de l'Autriche. Ils se contentent de réclamer les mêmes droits que les autres nationalités autrichiennes, que les Polonais en premier lieu. Mais les Habsbourg prennent peur, d'autant plus que de Galicie le mouvement pénètre jusqu'en Russie subcarpathique, bien que le Magyar y règne en maître. « La Russie est bien loin », dit le patriote russe subcarpathique Doukhnovitch, « elle est sur les rives de la Néva, elle est au-delà des montagnes. Mais la Russie est une, et tous nous avons la même pensée ».

Pour faire pièce à ce mouvement russo-galicien, la monarchie des Habsbourg encouragea d'une part l'idée « ruthène », de l'autre, elle protégea les aspirations polonaises et leur livra les Russes de Galicie : idée d'autant plus naturelle que, dès cette époque (moitié du XIX<sup>e</sup> siècle), les hommes politiques autrichiens pensaient déjà à amputer la Russie de ses provinces polonaises pour les annexer à l'Autriche sous le sceptre des Habsbourg.

Enfin — nouvelle étape — nous assistons à l'éclosion de l'idée allemande de morcellement de la Russie. L'Allemagne veut lui enlever sa partie méridionale et sa partie occidentale, transformant le reste en une espèce d'« Eurasie », enserrant tout le monde slave dans les bras de fer du germanisme. Ce fut là une des origines de la Grande-Guerre.

L'idéologie « ukrainienne » est donc d'origine galicienne; de la branche petite-russienne du peuple russe elle veut faire une nation à part, et une haine sans bornes à l'égard de la Russie l'anime.

\* \* \*

Le professeur Lappo — en qui je suis heureux de saluer un condisciple au « premier gymnase » (collège) de Saint-Petersbourg d'abord, un camarade d'université ensuite, mérite certes la reconnaissance de tout patriote russe digne de ce nom pour avoir tâché de montrer dans son intéressante brochure les véritables origines et le véritable caractère de ce mouvement ukrainien qui, après le bolchévisme, est certainement le péril le plus grave menaçant la Russie nationale.

Comme lui, je crois ledit mouvement pour une bonne part factice et artificiel. ... Malheureusement, cela ne suffit pas pour lui enlever son caractère dangereux. En ce qui me concerne, je crains fort que, dans ce domaine, comme vraisemblablement dans d'autres, il ne soit bientôt trop tard pour réagir. Ainsi que l'auteur le fait observer lui-même, l'autorité communiste russe a pris sous sa protection le parti ukrainien-séparatiste, et ce dernier est donc à même d'imposer sa domination par la violence à la grande majorité de la branche petite-russienne du peuple russe.

A la tête de ces séparatistes se trouvent des hommes énergiques et fanatiques qui ont accepté le régime bolchéviste estimant, avec raison, qu'il leur offrirait dans le domaine où ils se sont spécialisés des facilités comme ils n'en auraient jamais trouvés ailleurs. Leur activité fébrile ne date que de quelques années. Elle donne déjà des résultats qui, de leur point de vue, ne sont pas à dédaigner. Qu'arrivera-t-il si on les laisse agir cinq ans, dix ans encore? L'« ukrainisation » fait tache d'huile en Petite-Russie dans tous les domaines. S'imagine-t-on l'effet sur les générations nouvelles?

« Trop tard » est certes un mot terrible. Mais il ne sert de rien de fermer les yeux et de se payer de mots. Artificiel aux trois quarts, l'ukrainisme n'en ronge pas moins la Russie méridionale comme un corrosif. Voilà la triste réalité. Le mal est là. Il est indiscutable. Force nous est de le constater sans pouvoir l'enrayer en quoi que ce soit. Et ce qui se fait en « Ukraine » se poursuit en vingt autres endroits des immenses plaines russes. Partout on voit surgir et éclore des nationalismes nouveaux, encore plus factices peut-être que le mouvement « ukrainien ». L'effet de ces processus n'est pas difficile à prévoir : encore quelques années de régime bolchéviste, et nulle puissance humaine ne sera en mesure de reconstruire l'Etat russe, même à supposer le Kremlin purgé de la vermine rouge. La Russie sera redevenue la Moscovie du XV<sup>e</sup> ou du XVI<sup>e</sup> siècle, une Moscovie encerclée au Nord-Ouest, à l'Ouest, au Sud et peut-être même à l'Est (république tatare, Bachkirie, etc.) d'Etats hostiles, coupée de la mer Noire, effleurant à peine la mer Baltique... Et dans ces steppes immenses, dont les tsars avaient jadis réussi à faire un Etat à apparence civilisée et en tous cas un très puissant Empire, ce sera une cohue de peuples s'agitant, s'entrechoquant au risque de provoquer à chaque instant une conflagration sur laquelle les gestes d'une S. D. N. effarée, s'agitant au milieu d'une Europe balcanisée aux quatre cinquièmes, n'auront aucune prise...

COMTE PEROVSKY.

P. S. — Dans le journal russe de Paris, *Wozrojdénie*, du 19 mars, je trouve une lettre de Kharkow; d'où je détache ces lignes :

« On ukrainise d'urgence les institutions diverses, l'école, les théâtres, l'Eglise. Les *Wisti* (journal officiel ukrainien) travaille énergiquement. La lourde main de l'autorité fait pénétrer dans le corps du peuple, en le frictionnant l'onguent ukrainisateur, onguent que les grands états-majors des Puissances centrales avaient préparé longtemps avant la guerre mondiale.

« Le moment approche où ce ne sera plus aux Ukrainiens mais aux Russes qu'il faudra assurer la possibilité de poursuivre ici la lutte pour la défense de leur civilisation. »

\* \* \*

Une dernière observation encore :

Les intérêts russes et polonais divergent sur tant de points pourraient, selon moi, s'accorder sur le terrain « ukrainien » — ou plus exactement : « contre-ukrainien ». Le mouvement séparatiste ne menace pas la Russie seule : il constitue également un danger pour la Pologne tant en Volhynie polonaise et jusque dans la région de Chelm (Kholm), aux portes de Lublin, qu'en Galicie orientale. D'autre part, on se représente fort bien les Russes proprement dits de Galicie orientale observant une attitude de loyalisme sans arrière-pensée à l'égard d'un Etat polonais respectueux de leurs droits. Dans ces conditions, une entente entre la Pologne et la Russie antibolchéviste, entente visant la lutte contre le bolchevisme dans le présent, la lutte contre l'« ukrainisme » dans l'avenir, ne paraissait-elle pas tout indiquée il y a sept ou huit ans? Mais ici encore, je crains qu'à l'heure actuelle il ne soit « trop tard »...

Nous prions instamment nos abonnés dont l'abonnement est venu à échéance, de vouloir bien verser fr. 37.50 à notre compte-chèque 48916. (Pour les membres du clergé le prix est de fr. 27.50).

Ils éviteront ainsi des frais de recouvrement et des perturbations dans le service régulier de la Revue.

## ÉTATS-UNIS

### Leur influence en Amérique latine

D'après un article de M. Walter Lippmann : Les droits américains et le nationalisme dans l'Amérique latine, dans *Foreign affairs*, janvier-avril 1927.

Le développement des intérêts, du *business* américain dans l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud est arrivé aujourd'hui à un stade décisif. Peut-être sera-t-il sous peu indispensable de formuler une politique aussi grosse de conséquences que la doctrine de Monroë elle-même. Quel est le problème en jeu? Le conflit existant entre les droits d'Américains à l'exploitation des ressources naturelles des pays que baigne la mer des Caraïbes et le nationalisme des peuples de ces régions. Ce problème se pose à l'heure actuelle au Mexique; peut-être se posera-t-il demain au Vénézuéla, en Colombie, ailleurs encore.

Il est loin d'être simple. Certains capitaux américains ont été exportés et investis. Quelle devra être l'attitude du gouvernement des Etats-Unis à l'égard d'un gouvernement étranger soumettant l'avoir de citoyens américains à l'action de nouvelles lois d'ordre social et de caractère draconien?

Jusqu'à une date récente, la politique des Etats-Unis pouvait se résumer ainsi : sécurité nationale; aussi peu de relations politiques que possible avec les pays étrangers; extension du commerce américain. Telle était la signification de la doctrine de Monroë (décembre 1823). Mais en 1904, le président Roosevelt proclama le droit des Etats-Unis à l'exercice, dans certains cas, d'une puissance policière internationale. Ce droit découlait de la construction du canal de Panama, base du système de défense des Etats-Unis, d'où développement de l'activité politique américaine dans la mer des Caraïbes et sur ses côtes. Mais aujourd'hui, les mouvements nationalistes qui se manifestent en Amérique centrale ont mis les peuples de ces pays en face des droits acquis par les étrangers.

A en juger par les notes envoyées par le secrétaire d'Etat Kellogg au gouvernement mexicain de juillet à novembre 1926, et par une déclaration du président Coolidge, selon laquelle ces sortes de disputes ne sauraient être réglées par voie d'arbitrage, la thèse américaine semble être celle-ci : l'étranger et ce qu'il possède sont au-dessus de la législation du pays où le dit étranger réside. C'est là une thèse d'un caractère très grave, car non seulement elle constitue une menace pour les bonnes relations américano-mexicaines, mais il en résulte que les Etats-Unis pourraient fort bien un jour se poser, sur le continent américain tout au moins, en adversaire des aspirations nationales et du développement social. A tort ou à raison, les peuples de l'Amérique latine verraient là une menace pour leur indépendance. L'anti-américanisme pourrait fort bien faire désormais partie du credo de tous les patriotes du Sud-Amérique. Du reste, les commerçants européens ne résisteraient pas à la tentation de faire ressortir à leurs yeux ce qu'impliquerait cette doctrine Kellogg, à supposer que les Sud-Américains ne s'en rendissent pas compte eux-mêmes. Et si les Etats-Unis procédaient à l'égard de l'Amérique latine avec trop de brutalité, il se pourrait fort bien que les plus grands Etats de ce continent fissent encore une fois appel à l'Europe, pour tâcher de rétablir de quelque façon l'équilibre dans l'hémisphère occidental.

Pareille animosité serait au plus haut point menaçante pour la sécurité non seulement des capitaux américains, mais de la nation américaine elle-même. Rien ne pourrait contribuer davantage à cette animosité que si l'Amérique latine se persuadait que

Les Etats-Unis ont adopté une politique à la Metternich, s'efforçant de garantir les droits acquis par les particuliers contre le progrès social, tel que les peuples de l'Amérique latine l'entendent.

## AMÉRIQUE

### Les origines.

D'après un article de M<sup>me</sup> Maria Kober : Les origines dans la Reichspost américaines.

L'Amérique ne veut plus être le nouveau monde. Elle est fière des nombreuses civilisations dont les débris jonchent son sol : édifices divers, routes, pyramides ne le cédant que de peu aux antiquités de l'Égypte et de la Mésopotamie. Voilà que le géologue Ameghino prétend avoir trouvé au Brésil des vestiges humains datant de l'époque pliocène — celle qui a précédé la période glaciaire. Ameghino et ceux qui pensent comme lui en concluent que c'est le Brésil qui a été le berceau de l'humanité. Il est vrai que cette théorie a rencontré peu de créance en dehors de ce pays : son apparition n'en est pas moins significative et caractéristique.

On sait le développement extraordinaire qu'avait atteint la civilisation mexicaine lors du débarquement dans le Nouveau Monde des premiers Européens. On connaît aussi les épouvantables dévastations auxquelles s'y livrèrent ces derniers, brûlant par centaines les précieux manuscrits que recelaient les bibliothèques des temples, manuscrits écrits en partie tout du moins sur des peaux de cerfs.

C'est depuis quatre-vingts ans surtout que nous connaissons la grandeur de ces civilisations disparues. Car c'est l'archéologue Cathewood qui a révélé au monde savant les monuments des Mayas qui se dissimulent dans les forêts vierges d'Amérique centrale. On connaît quatre manuscrits mayas seulement, gardés respectivement dans les musées de Mexico, de Madrid, de Paris et de Dresde. Ils ne sont pas encore déchiffrés. On sait cependant qu'ils contiennent un calendrier. Des inscriptions ornent également les monuments découverts : palais, obélisques, colonnes, pyramides. Mais l'interprétation de ces hiéroglyphes se fait toujours attendre. Là où un savant lit péniblement la date du 26 Octobre 333 après Jésus-Christ, d'autres savants déchiffrent des nombres tout à fait différents.

La question de l'origine raciale des populations d'Amérique centrale est plus embrouillée que jamais. Voici une tête gravée sur l'obélisque de Copan et dont les traits paraissent nettement mongols. Mais, d'autre part, voici une statue rappelant indubitablement les statues bouddhistes hindoues. Pareille origine paraît à première vue devoir être attribuée à l'autel de Chichen. Mais les têtes d'animaux qui l'ornent sont stylisées à ce point qu'on ne sait pas trop s'il s'agit là de têtes de chevaux, d'éléphants ou de dragons. A Uxmal, on voit un visage à traits sémitiques qui pourrait fort bien être celui d'un Phénicien. Mais ailleurs les personnages représentés se distinguent peu des Européens. Plusieurs peuples divers, plusieurs époques diverses auraient-ils donc contribué à créer la civilisation maya ?

Un livre récemment paru, « L'Amérique et le Christianisme primitif », du professeur Kaufmann, de Francfort, semble devoir révolutionner les conceptions que nous nous faisons des communications de peuple à peuple dans le monde antique. Plus la technique de ces communications s'améliore et se perfectionne, plus l'audace et l'esprit d'initiative paraissent, comme règle générale, périliter. Il semble vraisemblable aujourd'hui que les océans ont été franchis dès une époque relativement reculée. Les courants océaniques y ont sans doute puissamment aidé. Un de ces courants que contourne toute l'Afrique et dont le point de départ se trouve sur la côte Est, semble avoir fait faire le tour du continent noir à des navigateurs de Tyr dès le VII<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne. Des courants semblables traversent le Pacifique et l'Atlantique. Ils ont dû être utilisés de bonne heure. Pour ce qui est des navires employés, ceux qui ont transporté dans la Rome des Césars des obélisques égyptiens devaient sûrement jauger 2,000 tonnes. Et quant aux pays méditerranéens, que de routes commerciales pour ainsi dire tout indiquées, les reliant aux « pays de l'ambre » au Nord, à l'Inde, à la Chine, à l'Afrique australe !

En analysant les vestiges de la civilisation des Mayas et de celle des Incas (Pérou), le professeur Kaufmann y constate tant de

traits propres au monde antique tant d'Occident que d'Orient, que la traversée de l'Atlantique dès l'antiquité lui paraît certaine. Les civilisations de l'Amérique ancienne recèlent non seulement des symboles chrétiens (croix, colombe, poisson), mais on y retrouve les pyramides de l'Égypte, les temples à terrasses assyriens, les palais à cours intérieures et maints autres indices des influences égyptiennes et asiatiques.

Au cours du XXI<sup>e</sup> congrès d'américanistes à La Haye, le professeur Steinmann a pourtant soutenu la thèse de l'origine antochtone des civilisations inca et maya. Mais les arguments du professeur Kaufmann paraissent trop concluants pour que nous puissions nous rallier à ceux de Steinmann, qui a cependant apporté sur les premiers temps de l'histoire de l'Amérique beaucoup de renseignements nouveaux.

Il semble que l'Amérique ait été peuplée à un moment où elle ne formait pas encore une « île » gigantesque; où elle était rattachée à l'Ancien Monde à l'Est comme à l'Ouest. L'« attache » de l'Ouest perdura apparemment le plus longtemps. Et c'est d'Asie que l'homme dut venir en Amérique. Il ne convient pas de se représenter cette « attache » comme étroite et exigüe. Car c'est à peine si la profondeur du détroit de Behring est de 200 mètres : un soulèvement tout à fait insignifiant du fond de la mer à cet endroit suffirait donc pour créer un « pont » entre l'Asie et l'Amérique, qui, dans sa partie la plus étroite, serait aussi large que la France. Mais à quel moment l'homme franchit-il cet isthme? Il n'est guère facile de répondre à cette question. A en juger par les outils découverts dans certaines tombes américaines, tombes qui remontent indubitablement à l'époque post-glaciaire, on peut supposer que ces migrations remontent à 60 ou 80 siècles avant notre époque. C'est à ces chiffres qu'incline Steinmann (que ses voyages ont convaincu de la haute antiquité américaine), ce qui ne l'empêche pas du reste d'admettre comme possibles des migrations notablement antérieures.

Transporté sur le sol américain, l'homme y est devenu l'Indien. Si nous ne disposons pas de multiples antédotes contre les influences naturelles, l'Américain moderne aurait dû, lui aussi, devenir pareil à l'Indien. C'est du reste une éventualité qu'envisage quelque part pour l'avenir ce Bernard Shaw, qui aime volontiers exercer son talent d'ironiste aux dépens du Yankee!

Fabrication & Négoce de Tissus en tous genres

Spécialité pour Communautés religieuses

Les Fils de Paul Van Oost

(Ancienne Maison Paul Van Oost)

Serges, voiles, camelots, draps, burex, impériaux, cotons, divers, toiles, laines à tricoter, etc., etc.

La firme n'a pas de représentants en Belgique. Les MM. Van Oost visitent personnellement la clientèle.

21, Rue du Maréage

BRUGES

Chèques-Postaux 34337

Etienne Van Oost, Bruges

Téléphone 977

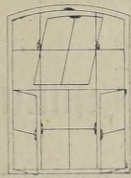
Fonderies Louis DEBUYST, Sté Ame

LODELINSART (Charleroi)

Tel. 2842

C. C. P. 42662

Spécialité de châssis de fenêtre en fonte pour habitations, églises, écoles, magasins, garages, écuries, etc. Outillage spécial pour la fabrication de châssis de fenêtre de toutes formes et suivant dimensions désirées.



#### Quelques références

Centrales électriques de Deux Acren, Malines, Sweveghem, etc. Toutes les verreries mécaniques et un grand nombre de charbonnages de notre pays. Maïserie de Stordeur et brasseries Artois à Louvain, Le Bon Grain à Morlanwelz, Eglise de Ransbeche, M. Scryaen, curé à Beverloo (salle de fêtes). Un grand nombre de filatures dans les Flandres. Les sucreries du Grand Pont à Hougaerde Beirendrecht, etc. Usine à gaz à Gand. Compagnie Intercommunale des Eaux à Bruxelles. Les Usines Simonis à Verviers. Les produits du Mais à Haubourdin (France). Godel frères à Lille. The Portland Cement Co à Haifa (Palestine), etc., etc. Fournisseurs de l'Etat belge et du Génie militaire. Toutes pièces mécaniques et autres.

## GRÉDIT DU NORD BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME FONDÉE EN 1896

Toutes opérations de Banque - Bourse. - Titres. - Coupons et devises étrangères. - Garde de Titres. - Location de Coffres-Forts. - Compte de dépôts à vue et à échéance. - Comptes Commerciaux

SUCCURSALES: Courtrai - Gand - Mons - Namur - Tournai.  
COMPTOIRS: Audenarde - Bisseghem - Menin - Mouscron  
Péruwelz - Wevelghem - Waereghem.  
BUREAUX RATTACHÉS: Néchin - Stamburges.

FILIALE DU CRÉDIT DU NORD

Capital 100,000,000

Réserves 50,000,000

## BANQUE DE VERVIERS

Société Anonyme fondée en 1873

Siège social: 41, rue de la Concorde, VERVIERS

Succursales: AIX-LA-CHAPELLE, EUPEN, DISON

Agences: Aubel, Battice, Crefeld, Dolhain, Hergemath,  
Montzen, Nessonvaux, Pepineter,  
Polleur, Raeren, Spa, Theux, Welkenraedt.

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE — ORDRES DE BOURSE

Filiale de la Société Générale de Belgique

## Henri COOREMAN

GAND -:- Place du Marais, 1 -:- GAND

BANQUE ET CHANGE

Achat et Vente de Fonds Publics

Paiement de tous coupons

AGENCE DU CRÉDIT FONCIER DE BELGIQUE

Place du Petit-Sablon, Bruxelles

Emission d'obligations financières  
rapportant un intérêt de 6 p. c. net de tous  
impôts présents et futurs

## EMILE WIRTZ Agent de Change

Anciennement JOHN WIRTZ établi depuis 1885

44, ANENUE DE KEYSER, 44, ANVERS

Adresse télégraphique:

FOCHAWIRTZ

Compte chèques postaux:

104578

Téléphones: 55041 et 58072

(PRIVÉ: 12, RUE APELMANS, TÉLÉPH. 55684)

**ORDRES DE BOURSE  
TERME A COMPTANT**

## FERNAND THUILLIER

AGENT DE CHANGE

6, Rue David, 6  
VERVIERS

Téléphones:

1339 et 2380

ORDRES DE BOURSE TERME ET COMPTANT

Paiement des coupons belges et étrangers.  
Renseignements financiers. — Vérification gratuite des tirages.  
Souscription à toutes émissions.

## Société Anonyme des Briqueteries Economiques de Gilly à GILLY-HAIES

Spécialité: **Brique de Gilly** extra-dure  
pour tous pavages à grande fatigue

Prix avantageux

Satisfaction garantie

Entretien nul

## REMISE A NEUF DES FAÇADES par le SILEXORE L. M., de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage

PROTÈGE les murs contre les intempéries

RÉSISTE à l'air salin

Application facile et économique

AGENCE GÉNÉRALE POUR LA BELGIQUE:

**Établissements Fidèle MAHIEU**

MARCINELLE-CHARLEROI

Atelier de Modelages — Carrelages

Tous matériaux de construction

## VILLÉGIATURE

pour le CLERGÉ et les

**FAMILLES CATHOLIQUES**

*Hôtel de la Paix* à Kotton s'Ourthe

Belles promenades — Confort — Prix modérés

(Tél. Melreux 63).